

At M.A.

CHAS. DOLIVER
DALLAS

CHEFS-

D'ALE

TO

CHEFS-D'OEUVRES
D'ALEXIS PIRON.

TOME SECOND.

CHRISTOPHERUS

DALLIS PIRONE

1702

CHEFS-D'OEUVRES
D'ALEXIS PIRON,

Aux quels on a ajouté la vie de
l'Auteur et ses Poésies badines.

TOME SECOND.

A P A R I S,

Chez A. J. DUGOUR, libraire, rue
des Grands-Augustins, n^o. 29.

1 7 9 7.

CHITTS-D'OUVERES

D'ALPHIS BIRON

Aux d'ails on a s'ouvre le vie de
l'Autour et ses P'esses l'ouche

MOUL SECOND

A. T. A. H. S.

Chez M. J. Dubouché, Libraire, rue
des Grands-Augustins, n. 20.

1797

PERSONNAGES.

FRANCAISE, mère de Lucile.
BALIVEAU, Capitaine, oncle de Damis.

L A

DAMIS, Père.
DORANTE, Amant de Lucile.

MÉTROMANIE,
COMÉDIE.

La scène est chez M. Francaise, dans les
appartements de son oncle de Balivreau, aux
fontaines de Paris.

Tome II.

A

PERSONNAGES.

FRANCALEU , père de Lucile.

BALIVEAU , Capitoul , oncle de Damis.

DAMIS , Poëte.

DORANTE , Amant de Lucile.

LUCILE , fille de Francaleu.

LISETTE , suivante de Lucile.

MONDOR , valet de Damis.

La Scène est chez M. Francaleu , dans les
Jardins d'une maison de plaisance , aux
portes de Paris.

LA
MÉTROMANIE,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

MONDOR, LISETTE.

MONDOR.

CETTE maison des champs me paroît un bon gîte.

Je voudrois bien ne pas en décamper si vite :
Sur-tout m'y retrouvant avec tes yeux fripons ;
Auprès de qui, pour moi, tous les gîtes sont bons.
Mais de mon maître ici n'ayant point de nouvelles,

Il faut que je revole à Paris.

LISETTE.

Tu l'appelles ?

MONDOR.

Damis. Le connois-tu ?

4 *La Métromanie,*

L I S E T T E.

Non.

M O N D O R.

Adieu donc.

L I S E T T E.

Adieu.

M O N D O R, *revenant.*

On m'a pourtant bien dit : Chez Monsieur Fran-
caleu.

L I S E T T E.

C'est ici.

M O N D O R.

Vous jouez chez vous la Comédie ?

L I S E T T E.

Témoin ce rôle encor qu'il faut que j'étudie.

M O N D O R.

Le Patron n'a-t-il pas une fille unique ?

L I S E T T E.

Où.

M O N D O R.

Et qui sort du Couvent depuis peu ?

L I S E T T E.

D'aujourd'hui.

M O N D O R.

Vivement recherchée ?

L I S E T T E.

Et très-digne de l'être.

MONDOR.
Et vous avez grand monde!

L I S E T T E.
A ne pas nous connoître.

MONDOR.
Illuminations, bal, concert?

L I S E T T E.
Tout cela.

MONDOR.
Un beau feu d'artifice?

L I S E T T E.
Il est vrai.

MONDOR.
M'y voilà.
Damis doit être ici; chaque mot me le prouve.
Quand le diable en seroit, il faut que je l'y
trouve.

L I S E T T E.
Sa mine? Ses habits? Son état? Sa façon?

MONDOR.
Oh! c'est ce qui n'est pas facile à peindre, non:
Car, selon la pensée où son esprit se plonge,
Sa face, à chaque instant, s'élargit ou s'allonge.
Il se néglige trop, ou se pare à l'excès.
D'état, il n'en a point, ni n'en aura jamais.
C'est un homme isolé qui vit en volontaire;
Qui n'est Bourgeois, Abbé, Robin, ni Militaire;

6 *La Métromanie,*

Qui va, vient, veille, sue, et, se tourmentant
bien,

Travaille nuit et jour, et jamais ne fait rien :

Au surplus, rassemblant dans sa seule personne,
Plusieurs originaux qu'au Théâtre on nous
donne :

Misanthrope, Étourdi, Complaisant, Glorieux,
Distrain... ce dernier-ci le désigne le mieux ;
Et tiens, s'il est ici, je gage mes oreilles,
Qu'il est dans quelque allée à bayer aux cor-
neilles,

S'approchant, pas à pas, d'un ha-ha qui l'attend,
Et qu'il n'apercevra qu'en s'y précipitant.

L I S E T T E.

Je m'oriente. On a l'homme que tu souhaites.
N'est-ce pas de ces gens que l'on nomme Poètes ?

M O N D O R.

Oui.

L I S E T T E.

Nous en avons un.

M O N D O R.

C'est lui.

L I S E T T E.

Peut-être bien.

M O N D O R.

Quoi donc ?

L I S E T T E.

Le Personnage en tout ressemble au tien :

Sinon que ce n'est pas Damis que l'on le nomme.

M O N D O R.

Contente-moi; n'importe, et montre-moi cet homme.

L I S E T T E.

Cherche! il est à rêver là-bas dans ces bosquets.
Mais vas-y seul: on vient; et je crains les caquets.

S C È N E I I.

D O R A N T E, L I S E T T E.

L I S E T T E.

DORANTE ici! Dorante!

Ah, Lisette! ah, ma Belle!

Que je t'embrasse! Eh bien, dis-moi donc la nouvelle!

Félicite-moi donc! Quel plaisir! L'heureux jour!

Que ce jour a tardé long-tems à mon amour!

De la chose, avant moi, tu dois être avertie.

Que ne me dis-tu donc que Lucile est sortie?

Que je vais... que je puis... conçois-tu? Baise-moi.

L I S E T T E.

Mais vous n'êtes pas sage, en vérité.

D O R A N T E. Pourquoi ?

L I S E T T E.

Si Monsieur vous trouvoit ? Songez donc où vous êtes.

Y pensez-vous, d'oser venir, comme vous faites, Chez un homme avec qui votre Père en procès...

D O R A N T E.

Bon ! m'a-t-il jamais vu ni de loin ni de près !
Je vois le parc ouvert : j'entre.

L I S E T T E.

Vous le dirai-je ?

Eussiez-vous cent fois plus d'audace et de mané-
nége ,

Lucile même à vous daignât-elle s'unir ;

Je ne sais trop comment vous pourrez l'obtenir.

D O R A N T E.

Oh ! je le sais bien, moi. Mon Père m'idolâtre :

Il n'a que moi d'enfans : je suis opiniâtre :

Le le veux ; qu'il le veuille ; autrement (j'ai des
mœurs)

Je ne lui manque point ; mais je fais pis : Je meurs.

L I S E T T E.

Mais si le grand procès qu'il a. . .

D O R A N T E.

Qu'il y renonce !

Le Père de Lucile a gagné : Je prononce.

L I S E T T E ;

Comédie.

9

L I S E T T E.

Mais si votre Père ose en appeler ?

D O R A N T E.

Jamais.

L I S E T T E.

Mais si....

D O R A N T E.

Finis de grâce ; et laisse-là tes maïs.

L I S E T T E.

Croyez-vous donc , Monsieur , vous seul avoir
un Père ?

Le nôtre y voudra-t-il consentir ?

D O R A N T E.

Je l'espère.

L I S E T T E.

Moi , je l'espère peu.

D O R A N T E.

Sois en paix là-dessus.

L I S E T T E.

Le vieillard est entier.

D O R A N T E.

Le jeune homme encore plus.

L I S E T T E.

Lucile est un parti....

D O R A N T E.

Je suis bon pour Lucile.

L I S E T T E.

Elle a cent mille écus.

Tome II.

B

D O R A N T E.

J'en aurai deux cent mille.

L I S E T T E.

Mais vous aimera-t-elle ?

D O R A N T E.

Ah ! laisse là ta peur !

Quand je t'en vois douter, tu me perces le cœur.

L I S E T T E.

Je vous l'ai dit cent fois ; c'est une nonchalante
 Qui s'abandonne au cours d'une vie indolente ;
 De l'amour d'elle-même éprise uniquement,
 Incapable en cela d'aucun attachement ;
 Une idole du Nord, une froide femelle,
 Qui voudroit qu'on parlât, que l'on pensât pour
 elle ;

Et, sans agir, sentir, craindre, ni désirer,
 N'avoir que l'embarras d'être et de respirer.
 Et vous voulez qu'elle aime ? Elle, avoir une in-
 trigue !

Y songez-vous, Monsieur ? Fi donc ; cela fatigue.
 Voyez, depuis un mois que le cœur vous en dit,
 Si votre amour vous laisse un moment de répit.
 Et c'est ma foi bien pis chez nous que chez les
 hommes.

D O R A N T E.

Enfin, depuis un mois, sachons où nous en
 sommes.

Comédie.

11

L I S E T T E.

Elle aime éperdûment ces vers passionnés,
Que votre ami compose, et que vous nous
donnez ;

Et je guette l'instant d'oser dire à la Belle,
Que ces vers sont de vous, et qu'ils sont faits
pour elle.

Qu'ils sont de moi ! mais c'est mentir effronté-
ment.

L I S E T T E.

Eh bien ! je mentirai : mais j'aurai l'agrément
D'intéresser pour vous l'indifférence même.

D O R A N T E.

Lucile en est encore à savoir que je l'aime !
Que ne profitons-nous de la commodité
De ces vers amoureux dont son goût est flatté ?
Un trait pouvoit m'y faire aisément reconnoître ;
Et, mieux que tu ne crois, m'eût réussi peut-
être.

L I S E T T E.

Et non ! vous dis-je, non ! vous auriez tout gâté.
L'indifférence incline à la sévérité.
Il falloit bien d'abord préparer toutes choses,
De l'empire amoureux lui déplier les roses,
L'induire à se vouloir baisser pour en cueillir.
D'aise, en lisant vos vers, je la vois tressaillir ;
Sur-tout quand un amour qui n'est plus guère en
vogue,

Y brille sous le titre ou d'Idille ou d'Églogue.
 Elle n'a plus l'esprit maintenant occupé,
 Que des bords du Lignon, des vallons de Tempé;
 De bergers figurant quelques danses légères,
 Ou, tout le jour assis aux pieds de leurs ber-
 gères,

Et, couronnés des fleurs, au son du chalumeau,
 Le soir, à pas comptés, regagnant le hameau.
 La voyant s'émouvoir à ces fades esquisses,
 Et de ces visions savourer les délices,
 J'ai cru devoir mener tout doucement son cœur,
 De l'amour de l'ouvrage, à l'amour de l'Auteur.

D O R A N T E.

C'est une Églogue aussi qu'on lui prépare en-
 core.

Damis se lève exprès, chez vous, avant l'aurore.

L I S E T T E.

Damis ?

D O R A N T E.

L'auteur des riens dont on fait tant de cas.
 Et sa rencontre ici, tout franc, ne me plaît pas.

L I S E T T E.

Celui que nous nommons Monsieur de l'Em-
 pirée ?

D O R A N T E.

Oui. Son talent, chez nous, lui donne aussi
 l'entrée.

Mon père en est épris jusqu'à l'aimer je croi,

Un peu plus que ma mère , et presque autant
que moi.

L I S E T T E.

Laissons-là son Églogue.

D O R A N T E.

Ah ! soit : je l'en dispense.

Sur un pareil emprunt tu sais comme je pense.

L I S E T T E.

Monsieur de Francaleu ne vous connoît pas ?

D O R A N T E.

Non.

L I S E T T E.

Faites-vous présenter à lui sous un faux nom.

Ici l'amour des vers est un tic de famille.

Le père qui les aime encor plus que la fille ,

Regarde votre ami comme un homme divin ;

Et vous plairez d'abord , présenté de sa main.

D O R A N T E.

Il peut me demander la raison qui m'attire ?

L I S E T T E.

Le goût pour le théâtre en est une à lui dire.

Désirer de jouer avec nous. Justement ,

Quelques Acteurs nous font faux-bond , en ce
moment.

D O R A N T E.

Oui-da , je les remplace , et je m'offre à tout faire.

L I S E T T E.

A la pièce du jour rendez-vous nécessaire.

14 *La Métromanie,*

Il s'agit de cela maintenant. Après quoi...

D O R A N T E.

Voici notre Poëte. Adieu. Retire-toi.

SCÈNE III.

D O R A N T E, D A M I S.

D O R A N T E.

TOUT à l'heure, mon cher, il faut prendre la
peine. . . .

D A M I S, *sans l'écouter.*

Non! jamais si beau feu ne méchauffa la veine..
Ma foi, j'ai fait pour vous bien des vers jus-
qu'ici;

Mais je donne ma voix et la palme à ceux-ci.

D O R A N T E.

Il s'agit...

D A M I S, *interrompant continuellement Dorante.*

De vous faire une Églogue: elle est faite.

D O R A N T E.

Eh; n'allons pas si vite!...

D A M I S.

Oh! mais faite et parfaite.

D O R A N T E.

Je le crois . . .

D A M I S.

Au bon coin ceci sera frappé.

D O R A N T E.

D'accord. . .

D A M I S.

Et je le donne en quatre au plus hupé.

D O R A N T E.

Laissons; je vous demande . . .

D A M I S.

Oui, du noble et du tendre.

D O R A N T E, *perdant patience.*

Non! du tranquille.

D A M I S, *tirant ses tablettes.*

Aussi vous en allez entendre.

D O R A N T E.

Eh! j'en jugerois mal!

D A M I S.

Mieux qu'un autre. Écoutez.

D O R A N T E.

Je suis sourd.

D A M I S.

Je crierai.

D O R A N T E.

Vainement!

D A M I S.

Permettez.

D O R A N T E.

Quelle rage!

16 *La Métromanie,*

D A M I S *lit.*

DAPHNIS et l'Écho ; Dialogue.

DAPHNIS.

D O R A N T E, *à part.*

Au diable soit l'écho, l'homme et l'Églogue.

D A M I S, *avec emphase.*

Écho, que je retrouve en ce bocage épais. . .

D O R A N T E, *d'une voix éclatante.*

Paix ! dit l'Écho. Paix ! dis-je ; une bonne fois :
paix !

Sinon, ..

D A M I S.

Comment, Monsieur ? Quand pour vous
je compose...

D O R A N T E.

Mais quand de vous, Monsieur, on demande
autre chose.

D A M I S, *reprenant sa volubilité.*

Ode, Épître, Cantate ?

D O R A N T E.

Ahie !

D A M I S.

Élégie ?

D O R A N T E.

Eh bien !

D A M I S.

Portrait ? Sonnet ? Bouquet ? Triolet ? Ballet ?

D O R A N T E.

Rien.

Mon amour se retranche au langage ordinaire ;
Et désormais du vôtre il n'aura plus affaire.

D A M I S ; *resserrant ses tablettes.*

C'est autre chose : alors ces vers seront pour
moi.

D O R A N T E.

Non que je ne ressente, ainsi que je le dois,
La bonté que ce jour encor vous avez eue.
J'ai regret à la peine.

D A M I S.

Elle n'est pas perdue.

Mes vers, sans aller loin, sauront où se placer ;
Et l'on a pour son compte, à qui les adresser.

D O R A N T E , *avec émotion.*

Ah ! vous aimez ?

D A M I S.

Qui donc aimeroit , je vous prie ?
La sensibilité fait tout notre génie.
Le cœur d'un vrai Poète est prompt à s'enflam-
mer ;

Et l'on ne l'est qu'autant que l'on sait bien aimer.

D O R A N T E.

*(A part.)**(Haut.)*

Je le crois mon rival. Quelle est votre Bergère ?

D A M I S.

De la vôtre, pour moi , le nom fut un mystère ;

18 *La Métromanie,*

Que le nom de la mienne en puisse être un pour
vous.

D O R A N T E.

Et votre sort, Monsieur, sans doute...

D A M I S.

Est des plus doux.

D O R A N T E.

Une plume si tendre a de quoi plaire aux Belles.

D A M I S.

Ce jour vous en dira peut-être des nouvelles.

D O R A N T E.

Ce jour?

D A M I S.

Est un grand jour.

D O R A N T E.

(*A part.*) (*Haut.*)

Ah! c'est Lucile! Oh ça!

Si vous ne la nommez, du moins dépeignez-la.

D A M I S.

Je le voudrois.

D O R A N T E.

(*A part.*)

A qui tient-il! son froid me tue!

D A M I S.

Je ne le puis.

D O R A N T E.

Pourquoi?

D A M I S.

Je ne l'ai jamais vue.

D O R A N T E.

(*A part.*) (*Haut.*)

C'est-elle. Expliquez-vous.

D A M I S.

Mes termes sont fort clairs.

D O R A N T E.

D'où naîtroient donc vos feux ?

D A M I S.

De son goût pour les vers.

D O R A N T E.

(*Bas.*)

De son goût pour les vers ! Mon infortune est sûre ;

Mais n'importe : feignons , et poussons l'aventure.

D A M I S.

Qu'est-ce donc ? Qu'avez-vous ? D'où vient tant d'*a parté* ?

D O R A N T E.

De mon premier objet c'est trop m'être écarté.
Revenons au plaisir que de vous j'ose attendre.

D A M I S.

Parlez ; me voilà prêt. Que faut-il entreprendre.

D O R A N T E.

Donnez-moi pour Acteur à Monsieur Francaleu.

20 *La Métromanie ;*

Je me sens du talent, et je voudrois un peu,
En m'essayant chez lui, voir ce que je sais faire.

D A M I S.

Venez.

D O R A N T E.

Mon nom pourroit me nuire.

D A M I S.

Il faut le taire.

Vous êtes mon ami ; ce titre suffira.
Écoutez seulement les vers qu'il vous lira.
C'est un fort galant homme, excellent caractère ;
Bon Ami, bon Mari, bon Citoyen, bon Père ;
Mais à l'humanité, si parfait que l'on fût,
Toujours, par quelque foible, on paya le tribut.
Le sien est de vouloir rimer malgré Minerve ;
De s'être, en cheveux gris, avisé de sa verve ;
Si l'on peut nommer verve une démangeaison
Qui fait honte à la rime, ainsi qu'à la raison.
Et, malheureusement, ce qui vicie, abonde.
Du torrent de ses vers sans cesse il nous inonde.
Tout le premier lui-même, il en raille, il en rit.
Grimace ! l'Auteur perce ; il les lit, les relit,
Prétend qu'ils fassent rire ; et, pour peu qu'on
en rie,

Le poignard sur la gorge, en fait prendre copie,
Rentre en fougue, s'acharne impitoyablement,
Et, charmé du flatteur, le paie en l'assommant.

D O R A N T E.

DORANTE.

Oh, je suis patient ! Je veux lasser votre homme ;
Et que de l'encensoir ce soit moi qui l'assomme !

DAMIS.

Pour moi je meurs, je tombe, écrasé sous le
faix.

DORANTE.

Qui vous retient chez lui ?

DAMIS.

Des raisons que je tais ;
Et je m'y plairois fort, sans sa Muse funeste
Dont le poison maudit nous glace et nous em-
peste.

Heureux, quand mon esprit vole à sa région,
S'il n'y porte pas l'air de la contagion !
Le voici. Tout le corps me frissonne à l'approche
Du griffonage affreux qu'il a toujours en poche.

SCÈNE IV.

FRANCALEU, DORANTE, DAMIS.

FRANCALEU.

PESTE soit de ces coups où l'on ne s'attend pas ;
Voilà ma pièce au diable, et mon théâtre à bas.

DAMIS.

Comment donc ?

Tome II.

C

FRANCALEU.

Trois Acteurs : l'Amant , l'Oncle , le Père ,
Manquant à point nommé , font cette belle affaire.
L'un est inoculé ; l'autre , aux eaux ; l'autre ,
mort.

C'est bien prendre son tems !

DAMIS.

Le dernier a grand tort.

FRANCALEU.

Je croyois célébrer le retour de ma fille.
A grands frais , je convoque amis , parens , fa-
mille ;
J'assemble un auditoire et nombreux et galant ;
Et nous fermons. Cela n'est-il pas régalant ?

DAMIS , *froidement.*

Certes , les trois sujets étoient bons ; c'est dom-
mage.

FRANCALEU.

Quelle sérénité ! Savez-vous , quand j'enrage ,
Que j'enrage encor plus , si l'on n'enrage ainsi.

DAMIS.

C'est que je vois , Monsieur , bon remède à ceci.
Le rôle des Vieillards n'est pas de longue ha-
leine ;
Les deux premiers venus le rempliront sans
peine.

FRANCALEU.

Et l'Amant ?

D A M I S, *présentant Dorante.*

Mon ami s'en acquite à ravir.

D O R A N T E, *à Francaleu.*

Vous me voyez, Monsieur, tout prêt à vous servir.

F R A N C A L E U, *à Damis.*

Il a d'un amoureux tout-à-fait l'encolure.

D A M I S.

Le jeu bien au-dessus encor de la figure.

F R A N C A L E U.

Mais il s'agit ici d'un amant maltraité ;

Et peut-être Monsieur ne l'a jamais été.

Or il faut, quelque loïn qu'un talent puisse atteindre,

Éprouver pour sentir, et sentir pour bien feindre.

D A M I S, *avec un rire malin.*

Aussi n'ira-t-il pas se chercher en autrui.

Le rôle qu'il accepte est modèle sur lui.

Le pauvre infortuné meurt pour une inhumaine,

Sans oser déclarer son amoureuse peine ;

De façon qu'il en est encore à s'aviser,

Quand peut-être quelqu'autre est tout prêt d'épouser.

D O R A N T E, *outré.*

Ma situation sans doute est peu commune ;

Et je sens en effet toute mon infortune.

F R A N C A L E U.

Bon ! tant mieux ! vous voilà selon notre désir.

24 *La Métromanie,*

Venez ; et, croyez-moi, vous aurez du plaisir.
(*Il sort avec Dorante.*)

D A M I S, *seul.*

J'ai beau le voir parti : je ne m'en crois pas quitte.
Mais, grâce à l'embarras qui l'occupe et l'agite ;
Sain et sauf, une fois, j'échappe à mon bour-
reau.

F R A N C A L E U, *revenant.*

Attendez-vous à voir quelque chose de beau.
J'achève de brocher une Pièce en six Actes.
La rime et la raison n'y sont pas trop exactes ;
Mais j'en apprête mieux à rire à mes dépens.

Il s'en retourne.

S C È N E V.

D A M I S.

ET je n'armerois par contre ce guet-apens ?
Ce devrait être fait. Qu'il reste à sa campagne,
Ou me vienne chercher au fond de la Bretagne.
L'amour m'y tend les bras. Mon cœur m'a dé-
vancé.

C'est un nœud que de loin l'esprit a commencé.
Il est tems que la vue et l'achève et le serre.
Partons.

SCÈNE VI.

DAMIS, MONDOR.

MONDOR, *rendant une Lettre à Damis.*

AH! grâce au ciel, enfin je vous déterre!
Je vous cherche, Monsieur depuis huit jours
entiers;

Et de Paris cent fois j'ai fait tous les quartiers.
J'ai craint, au bord de l'eau, vos visions cornues,
Que cherchant quelque rime, et lisant dans les
nues,

Pégase imprudemment, la bride sur le cou,
N'eût voituré la Muse aux filets de Saint-Clou.

DAMIS, *resserrant la lettre qu'il a lue.*

Oh! oh! bon gré, mal gré, voici qui me retarde!

MONDOR.

Écoutez donc, Monsieur: ma foi, prenez-y
garde!

Un beau jour...

DAMIS.

Un beau jour ne te tairas-tu point?

MONDOR.

A votre aise! après tout, liberté sur ce point.
Enfin quelqu'un m'a dit qu'ici vous pouviez être.

26 *La Métromanie,*

Mais personne, Monsieur, ne veut vous y connoître;

Et, dans ce vaste enclos que j'ai tout parcouru,
Je vous manquois encor, si vous n'eussiez paru.

D A M I S.

De mes admirateurs tout cet enclos fourmille;
Mais tu m'as demandé par mon nom de famille ?

M O N D O R.

Sans doute. Comment donc aurois-je interrogé ?

D A M I S.

Je n'ai plus ce nom-là.

M O N D O R.

Vous en avez changé ?

D A M I S.

Oui ; j'ai depuis huit jours, imité mes confrères.
Sous leur nom véritable, ils ne s'illustrent guère ;
Et parmi ces Messieurs, c'est l'usage commun,
De prendre un nom de terre, ou de s'en forger un.

M O N D O R

Votre nom maintenant, c'est donc ?

D A M I S.

De l'Empirée.

Et j'en oserois bien garantir la durée.

M O N D O R.

De l'empirée ? Oui-da ! n'ayant sur l'horison
Ni feu, ni lieu qui puisse alonger votre nom,

Et ne possédant rien sous la voûte céleste ,
 Le nom de l'enveloppe est tout ce qui vous reste.
 Voilà donc votre esprit devenu grand terrien.
 L'espace est vaste : aussi s'y promène-t-il bien.
 Mais quand il va là-haut lui seul à sa campagne,
 Que le corps , ici-bas , souffre qu'on l'accom-
 pagne.

D A M I S.

Et crois-tu donc qu'un homme à talents , tel que
 moi ,

Puisse régler sa marche et disposer de soi ?
 Les gens de mon espèce ont le destin des belles.
 Tout le monde voudroit nous enlever comme
 elles.

Je me laisse entraîner chez Monsieur Francaleu
 Par un impertinent que je connoissois peu.

C'est lui qui me présente ; et , dupe du manège,
 Je sers de passeport au fat qui me protège.

On tenoit table encore. On se serre pour nous.
 La joie , en circulant , me gagne ainsi qu'eux
 tous.

Je la sens : j'entre en verve ; et le feu prend aux
 * poudres.

Il part de moi des traits , des éclairs et des fou-
 dres ;

J'ai le vol si rapide et si prodigieux ,

Qu'à me suivre , on se perd , après moi , dans
 les cieus :

28 *La Métromanie,*

Et c'est-là, qu'à grands cris, je reçois des con-
vives,

Ce nom qui va du Pinde enrichir les Archives...

M O N D O R.

Qui va nous appauvrir, à coup sûr, tous les deux.

D A M I S.

Ensuite un équipage et commode et pompeux,
Me roule, en un quart d'heure, à ce lieu de plai-
sance,

Où je ris, chante et bois: le tout par complai-
sance.

M O N D O R.

Par complaisance, soit. Mais vous ne savez pas?

D A M I S.

Eh quoi?

M O N D O R.

Pendant qu'aux champs vous prenez vos ébats,
La Fortune, à la ville, en est un peu jalouse.
Monsieur Baliveau....

D A M I S.

Heim?

M O N D O R.

Votre Oncle de Toulouse...

D A M I S.

Après?

M O N D O R.

Est à Paris.

D A M I S.

Qu'il y reste.

M O N D O R.

Fort bien.

Sans croire, sans vouloir que vous en sachiez rien.

D A M I S.

Pourquoi donc me le dire ?

M O N D O R,

Ah ! quelle indifférence !

Et rien est-il pour vous de plus de conséquence ?

Un Oncle riche et vieux dont votre sort dépend ;

Qui du bien qu'il vous veut, sans cesse se repent,

Prétendant, sur son goût, régler votre génie ;

De vos diables de vers, détestant la manie ;

Et qui, depuis cinq ans bien comptés, Dieu merci,

Pour faire votre Droit, nous pensionne ici !

Attendez-vous, Monsieur, à d'horribles tempêtes.

Il vient *incognito*, pour voir où vous en êtes.

Peut-être il sait déjà que vous donnant l'essor,

Vous n'avez pris ici d'autre licence encor,

Que celles qu'il craignoit, et que, dans vos ru-

briques,

Vous nommez, entre vous, licences poétiques.

Ah ! Monsieur ! redoutez son indignation.

Vous aurez encouru l'exhérédation.

Ce mot doit vous toucher, ou votre ame est

bien dure.

30 *La Métromanie,*

D A M I S, *lui donnant un papier.*
Mondor, porte ces vers à l'Auteur du Mercure.

M O N D O R, *refusant de le prendre.*
Beau fruit de mon sermon!

D A M I S.

Digne du Sermonneur.

M O N D O R.

Et que doit nous valoir ce papier?

D A M I S.

De l'honneur.

M O N D O R, *secouant la tête.*

Bon: de l'honneur!

D A M I S.

Tu crois que je dis des sornettes?

M O N D O R.

C'est qu'on n'a point d'honneur à mal payer ses
dettes,

Et qu'avec celui-ci, vous les pairez très-mal.

D A M I S.

Qu'un Valet raisonneur est un sot animal!

Eh! fais ce qu'on te dit.

M O N D O R.

Aussi ne vous déplaîse,

Vous en parlez, Monsieur, un peu trop à votre
aise.

Vous avez les plaisirs, et moi, tout l'embarras.

Vous et vos créanciers, je vous ai sur les bras.

C'est moi qui les écoute , et qui les congédie.
 Je suis las de jouer , pour vous , la comédie ,
 De vous celer , d'oser remettre au lendemain ,
 Pour emprunter encore , avec un front d'airain.
 Ma probité répugne à ces façons de vivre.
 De ce monde aboyant , cherchez qui vous délivre.
 Pour moi , plein désormais d'un juste repentir ,
 J'abandonne le rôle , et ne veux plus mentir.
 Viennent Baigneur , Marchand , Tailleur , Hôte ,
 Aubergiste ,
 Que leur cour vous talonne , et vous suive à la
 piste ;
 Tirez-vous-en vous seul ; et voyons une fois.....

D A M I S , *lui tendant le même papier.*
 Tu me rapporteras le Mercure du mois ;
 Entends-tu ?

M O N D O R , *le prenant.*

Trouvez bon aussi que je revienne
 Environné des gens que je vous nomme.

D A M I S .

Amène.

M O N D O R .

Vous pensez rire ?

D A M I S .

Non.

M O N D O R .

Vous verrez.

D A M I S.

Je t'attends.

M O N D O R, *sortant.*

Oh bien! vous en allez avoir le passe-tems.

D A M I S.

Et toi, celui de voir des gens comblés de joie.

M O N D O R, *revenant.*

Les paîrez-vous?

D A M I S.

Sans doute.

M O N D O R.

Et de quelle monnoie?

D A M I S.

Ne t'embarasse pas.

M O N D O R, *à part.*

Ouais! seroit-il en fonds?

D A M I S.

Arrangeons-nous déjà sur ce que nous devons.

M O N D O R, *à part.*

Morbleu! c'est pour m'apprendre à peser mes paroles.

D A M I S.

Au Répétiteur?

M O N D O R, *d'un ton radouci.*

Trente ou quarante pistoles;

D A M I S.

A la Lingère? à l'Hôte? au Perruquier?

M O N D O R.

Comédie. 33

MONDOR.

Autant.

DAMIS.

Au Tailleur ?

MONDOR.

Quatre-vingt.

DAMIS.

A l'aubergiste ?

MONDOR.

Cent.

DAMIS.

A toi ?

MONDOR, *faisant d'humbles révérences.*

Monsieur...

DAMIS.

Combien ?

MONDOR.

Monsieur...

DAMIS.

Parle.

MONDOR.

J'abuse...

DAMIS.

De ma patience !

MONDOR.

Oui : je vous demande excuse.

Il est vrai que... le zèle... a manqué de... respect;

Mais le passé rendoit l'avenir très-suspect.

Tome II.

D

54 *La Métromanie ;*

D A M I S.

Cent écus, supposons. Plus ou moins, il n'importe.

Ça, partageons les prix que dans peu je remporte :

M O N D O R.

Les prix ?

D A M I S.

Oui ; de l'argent , de l'or qu'en lieux divers ;
La France distribue à qui fait mieux les vers.
A Paris , à Rouen , à Toulouse , à Marseille ;
J'ai concouru par-tout : par-tout j'ai fait merveille...

M O N D O R.

Ah ! si bien que Paris paiera donc eloyer ;
Rouen , le Maître en droit ; Toulouse , le Barbier ;
Marseille , la Lingère , et le Diable , mes gages.

D A M I S.

Tu doutes qu'en tous lieux j'emporte les suffrages ?

M O N D O R.

Non ; ne doutons de rien. Et , sur un fonds meilleur ,
N'hypothéquez-vous pas l'Auberge et le Tailleur ?

D A M I S.

Sans doute ; et sur un fonds de la plus noble espèce.

Le Théâtre François donne aujourd'hui ma pièce.
Le secret m'est gardé. Hors un Acteur et toi ,
Personne au monde encor ne sait qu'elle est de
moi.

Ce soir même on la joue : en voici la nouvelle.
Montalent à l'Europe aujourd'hui se révèle.
Vers l'immortalité je fais les premiers pas ;
Cherami, que pour moi ce grand jour a d'appas !
Autre espoir....

M O N D O R.

Chimérique.

D A M I S.

Une Fille adorable ;
Rare, célèbre, unique, habile, incomparable...

M O N D O R.

De cette incomparable, après, qu'espérez-vous ?

D A M I S.

Aujourd'hui triomphant, demain j'en suis l'é-
poux ;

Demain... Où vas-tu donc, Mondor ?

M O N D O R.

Chercher un Maître.

D A M I S.

Et pourquoi tout-à-coup suis-je indigne de l'être ?

M O N D O R.

C'est que l'air est, Monsieur, un fort sot aliment.

D A M I S.

Qui te veut nourrir d'air ! Es-tu fou ?

D 2

M O N D O R.

Nullement.

D A M I S.

Ma foi, tu n'es pas sage. Eh quoi ! tu te révoltes
 A la veille : que dis-je ? au moment des récoltes ?
 Car enfin rassemblons (puisqu'il faut avec toi
 Descendre à des détails si peu dignes de moi),
 Rassemblons en un point de précision sûre,
 L'état de ma fortune et présente et future.
 De tes gages déjà le paiement est certain.
 Ce soir une partie, et l'autre après demain.
 Je réussis. J'épouse une femme savante.
 Vois le bel avenir qui de là se présente !
 Vois naître tour-à-tour, de nos feux triomphans,
 Des Pièces de Théâtre et de rares enfans !
 Les aiglons généreux, et dignes de leurs races,
 A peine encor éclos, voleront sur nos traces.
 Ayons-en trois. Léguons le Comique au premier ;
 Le Tragique au second ; le Lyrique au dernier.
 Par eux seuls, en tous lieux, la scène est oc-
 cupée.

Qu'à l'envi cependant donnant dans l'Épopée,
 Et mon Épouse et moi nous ne lâchions par an,
 Moi, qu'un demi-Poème ; elle, que son Roman :
 Vers nous, de tous côtés, nous attirons la foule.
 Voilà dans la maison l'or et l'argent qui roule ;
 Et notre esprit qui met, grâce à notre union,
 Le Théâtre et la Presse à contribution.

M O N D O R.

En bonne opinion vous êtes un rare homme ;
Et , sur cet oreiller , vous dormez d'un bon
somme ;

Mais un coup de sifflet peut vous réveiller.

DAMIS lui faisant prendre enfin le papier.

Pars.

L'embaras où je suis mérite un peu d'égards.
Une Pièce affichée , une autre dans la tête ,
Une où je joue , une autre , à lire toute prête :
Voilà de quoi , sans doute , avoir l'esprit tendu.

M O N D O R.

Dites un héritage et bien du tems perdu.

Fin du premier Acte.

A C T E I I.

SCÈNE PREMIÈRE.

BALIVEAU, FRANCALEU.

BALIVEAU.

L'HEUREUX tempérament ! Ma joie en est
extrême.

Gai, vif, aimant à rire ; enfin toujours le même.

FRANCALEU.

C'est que je vous revois. Oui, mon cher Baliveau,

Embrassons-nous encore ; et que, tout de nouveau,

De l'ancienne amitié ce témoignage éclate.

La séparation n'est pas de fraîche date ;

Convendez-en : pendant l'intervalle écoulé,

La Parque, à la sourdine, a diablement filé.

En auriez-vous l'humeur moins gaillarde et
moins vive ?

Pour moi, je suis de tout, joueur, amant, convive ;

Fréquentant , fétoyant les bons faiseurs de vers ;
J'en fais même comme eux.

B A L I V E A U .

Comme eux ?

F R A N C A L E U .

Oui.

B A L I V E A U .

Quel travers !

F R A N C A L E U

Pas tout-à-fait comme eux : car je les fais sans
peine.

Aussi me traitent-ils de Poëte à la douzaine ;
Mais en dépit d'eux tous , ma Muse en tapinois ,
Se fait , dans le Mercure , applaudir tous les
mois.

B A L I V E A U .

Comment ?

F R A N C A L E U .

J'y prends le nom d'une Basse-Bretonne .
Sous ce voile étranger , je ris , je plais , j'étonne ;
Et le masque femelle agaçant le Lecteur ,
De tel qui m'a raillé fait mon adorateur .

B A L I V E A U , *à part* .

Il est devenu fou !

F R A N C A L E U .

Lisez-vous le Mercure ?

B A L I V E A U .

Jamais.

FRANCALEU.

Tant pis, morbleu, tant pis! bonne lecture!
Lisez celui du mois; vous y verrez encor,
Comme, aux dépens d'un fou, je m'y donne
l'essor.

Je ne sais pas qui c'est; mais le benêt s'abuse,
Jusques-là qu'il me nomme une dixième Muse,
Et qu'il me veut, pour femme, avoir absolu-
ment.

Moi j'ai par un Sonnet, riposté galamment.
Je goûte, à ce commerce, un plaisir incroyable!
Et vous ne trouvez pas l'aventure impayable?

BALIVEAU.

Ma foi, je n'aime point que vous ayez donné
Dans un goût pour lequel vous étiez si peu né.
Vous Poète! eh! bon Dieu, depuis quand?
Vous!

FRANCALEU.

Moi-même.

Je ne saurois vous dire au juste le quantième.
Dans ma tête, un beau jour, ce talent se trouva;
Et j'avois cinquante ans, quand cela m'arriva.
Enfin je veux, chez moi, que tout chante et
tout rie.

L'âge avance; et le goût avec l'âge varie.
Je ne saurois fixer le temps ni les désirs;
Mais je fixe du moins chez moi tous les plaisirs,
Aujourd'hui nous jouons une Pièce excellente;

J'en suis l'Auteur. Elle a pour titre : *L'Indolente*.
 Ridicule jamais ne fut si bien daubé :
 Et vous êtes , pour rire , on ne peut mieux
 tombé.

BALIVEAU.

Ne comptez pas sur moi. J'ai quelque affaire en
 tête,
 Qui ne ferait chez vous , de moi , qu'un trou-
 ble-fête.

FRANCALEU.

Et quelle affaire encore ?

BALIVEAU.

Un diable de Neveu

Me fait , par ses écarts , mourir à petit-feu.
 C'est un garçon d'esprit , d'assez belle apparence ;
 De qui j'avois conçu la plus haute espérance ;
 J'en fis l'unique objet d'un soin tout paternel ;
 Mais rien ne rectifie un mauvais naturel.
 Pour achever son droit , (n'est-ce pas une honte?)
 Il est , depuis cinq ans , à Paris , de bon compte.
 J'arrive : je le trouve encore au premier pas ,
 Endetté , Vagabond , sans ce qu'on ne sait pas.
 Ne pourrois-je obtenir , pour peu qu'on me se-
 conde ,
 Un ordre qui le mette en lieu qui m'en réponde ?
 Ne connoissant personne , et vous sachant ici ,
 Je venois ...

FRANCALEU.

Vous aurez cet ordre.

BALIVEAU.

Grand merci,

FRANCALEU.

Mais plaisir pour plaisir.

BALIVEAU.

Pour vous que puis-je faire ?

FRANCALEU.

Dans la Pièce du jour prendre un rôle de Père.

BALIVEAU.

Un rôle ! à moi ?

FRANCALEU.

Sans doute, à vous.

BALIVEAU.

C'est tout de bon ?

FRANCALEU.

Oui. N'êtes-vous pas bien de l'âge d'un barbon ?

BALIVEAU.

Soit. Mais. . .

FRANCALEU.

Vous en avez les dehors.

BALIVEAU.

Jel'avoue.

FRANCALEU.

Assez l'humeur.

BALIVEAU.

Que trop.

FRANCALEU.

Et tant soit peu la moue.

BALIVEAU.

Avec raison.

FRANCALEU.

Et puis le rôle n'est pas fort.

BALIVEAU.

Quel qu'il soit, j'y répugne.

FRANCALEU.

Il faut faire un effort;

BALIVEAU.

Eh si! que diroit-on?

FRANCALEU.

Que voulez-vous qu'on dise?

BALIVEAU.

Un Capitoul!

FRANCALEU.

Eh bien?

BALIVEAU.

La gravité!

FRANCALEU.

Sottise.

BALIVEAU.

Ma noblesse d'ailleurs!

FRANCALEU.

Vous n'êtes pas connu.

BALIVEAU.

D'accord.

FRANCALEU, *lui faisant prendre le rôle.*
Tenez, tenez.

BALIVEAU.

Quoi ! je serois venu ?..

FRANCALEU.

Pour recevoir ensemble et rendre un bon office.

BALIVEAU.

Je vois bien qu'il faudra qu'à la fin j'obéisse.

Mon coquin paiera donc..

FRANCALEU.

Oui, oui : j'en suis garant.

Demain on vous le coffre au fauxbourg Saint-Laurent.

BALIVEAU.

Il faudra commencer pas savoir où le prendre.

FRANCALEU.

Dans son lit.

BALIVEAU.

C'est bien dit, s'il lui plaît de s'y rendre ;

Mais son hôte ne sait ce qu'il est devenu.

FRANCALEU.

On saura bien l'avoir, après l'ordre obtenu.

Adieu : car il est tems de vous mettre à l'étude.

BALIVEAU.

Je vais donc m'enfoncer dans cette solitude :

Et là, gesticulant et braillant tout le sou,

Faire un apprentissage, en vérité, bien fou.

SCÈNE

SCÈNE II.

FRANCALEU, LISETTE.

FRANCALEU.

Moi, je fais l'oncle ; et toi, Lisette, es-tu contente ?

Tu voulois un beau rôle, et tu fais l'Indolente.
 Reste à s'en bien tirer. Ma fille est sous tes yeux.
 Tâche à la copier ; Tu ne peux faire mieux.
 Le modèle est parfait.

L I S E T T E.

N'en soyez pas en peine.

Je veux lui ressembler au point qu'on s'y méprenne.

J'ai d'abord un habit en tout pareil au sien :

J'ai sa taille ; j'aurai son geste et son maintien :

Enfin je veux si bien représenter l'Idole,

Qu'elle se reconnoisse à la fadeur du rôle ;

Et, comme en un miroir, s'y voyant traits pour traits,

Que l'insipidité l'en dégoute à jamais.

Car, Monsieur, excusez ; mais vous et votre femme,

Vous avez fait un corps où je veux mettre une ame.

Tome II.

E

FRANCALEU.

L'indolence en effet laisse tout ignorer ;
 Et combien l'ignorance en fait-elle égarer ?
 Le danger vole autour de la simple Colombe ;
 Et, sans lumière enfin, le moyen qu'on ne tombe ?
 Tu feras donc fort bien de la moriginer.
 Qu'elle sache connoître, applaudir, condamner.
 Qu'à son gré d'elle-même elle dispose ensuite.
 Le penchant satisfait répond de la conduite.
 C'est contre le torrent du siècle intéressé ;
 Mais, me regardât-on comme un père insensé,
 Je veux qu'à tous égards ma fille soit contente,
 Que l'époux qu'elle aura soit selon son attente ;
 Qu'elle n'écoute qu'elle et que son propre cœur,
 Sur un choix qui fera sa perte ou son bonheur ;
 Qu'elle s'explique enfin là-dessus sans finesse.
 Ce lieu rassemble exprès une belle Jeunesse ;
 Vingt honnêtes Partis, dont le meilleur, je croi,
 Ne refusera pas de s'allier à moi.
 Ma fille est riche et belle. En un mot, je la donne
 Aupremier qui lui plaît ; je n'excepte personne.

L I S E T T E.

Pas même le Poète ?

FRANCALEU.

Au contraire, c'est lui
 Que je préférerois à tout autre aujourd'hui.

L I S E T T E.

Je ne le crois pas riche.

FRACA LEU.

Eh bien ! j'en ai de reste :

J'aurai fait un heureux : c'est passe-tems céleste.

Favorisant ainsi l'honnête-homme indigent ,

Le mérite une fois aura valu l'argent.

L I S E T T E.

Je vois , dans ce choix libre , un contre-tems à
craindre ,

Qui rendroit votre Fille extrêmement à plaindre.

FRANCA LEU.

Et quel ?

L I S E T T E.

C'est que son choix pourroit tomber très-bien

Sur tel , qui , sur une autre , auroit fixé le sien ;

Et pour lors il seroit moins aisé qu'on ne pense,

De ramener son cœur à de l'indifférence.

SCÈNE III.

FRANCA LEU , DORANTE , *écoutant sans
être vu que de Lisette* , L I S E T T E.

FRANCA LEU.

Tu parles juste. Aussi j'ai pris soin de savoir
L'histoire de tous ceux qu'ici j'ai voulu voir.

L I S E T T E.

Et celle du jeune homme à qui l'on donne un rôle,

48 *La Métromanie,*

La savez-vous ?

(*Dorante redouble ici d'attention.*)

FRANCALEU.

On dit, à propos, que le Drôle....

L I S E T T E.

Je vous en avertis, il est fort amoureux.
Pour ne pas nous jeter dans un cas dangereux,
Très-positivement songez donc à l'exclure.

FRANCALEU.

J'y cours tout de ce pas; tu peux en être sûre;
Et vais, à la douceur joignant l'autorité,
Laisser un libre choix, ce jeune homme excepté.

S C È N E I V.

DORANTE, LISETTE.

DORANTE, *se présentant devant Lisette.*

J E ne t'interromps point.

L I S E T T E.

Bien malgré vous, je gage.

D O R A N T E.

Non; j'écoute, j'admire, et je me tais. Courage!

L I S E T T E.

Vous vous trouverez bien de n'avoir point parlé.

D O R A N T E.

En effet, me voilà joliment installé.

Comédie. 49

L I S E T T E.

Installé ? Tout des mieux ! J'en réponds.

D O R A N T E.

Qu'elle audace !

Quoi, tu peux sans rougir me regarder en face ?

L I S E T T E.

Pourquoi donc, s'il vous plaît, baisserois-je les yeux ?

D O R A N T E.

Après l'exclusion qu'on me donne en ces lieux ?

L I S E T T E.

Eh ! c'est le coup de maître.

D O R A N T E.

Il est bon là !

L I S E T T E.

Sans doute.

Ne décidons jamais où nous ne voyons goutte.

D O R A N T E.

De grâce, fais-moi voir. . .

L I S E T T E.

Oh ! qui va rondement,

Ne daigne pas entrer en éclaircissement.

D O R A N T E.

Je n'en demande plus. Ma perte étoit jurée.

Je trouve en mon chemin Monsieur del'Empirée.

Il aime ; il a su plaire : oui ; je le tiens de lui.

J'ignorois seulement quel étoit son appui ;

Mais sans voir ta Maîtresse, il osoit tout écrire,

50 *La Métromanie ;*

Tandis qu'en la voyant, moi, je n'osois rien dire ;
Et ta bouche infidelle , ouverte en sa faveur ,
Des vers que j'empruntois le déclaroit l'auteur.

L I S E T T E .

Vous croyez que je sers le Poëte ?

D O R A N T E .

Oui, perfide.

L I S E T T E .

Vous ne croyez donc pas que l'intérêt me guide :
Pauvre cervelle ! Ainsi je l'ai donc bien servi ,
Quand j'ai formé le plan que vous avez suivi ?
Quand je vous établis dans les lieux où vous
êtes ,

Quand je songe à tenir les routes toutes prêtes ,
Pour vous conduire au but où pas un ne parvient ?
Et quand enfin.... allez ! Je ne sais qui me tient...

D O R A N T E .

Mais cette exclusion, que veux-tu que j'en pense ?

L I S E T T E .

Tout ce qu'il vous plaira. Je hais la défiance.

D O R A N T E .

Encore ? A quoi d'heureux peut-elle préparer ?

L I S E T T E .

A vous tirer du pair , à vous faire adorer.
Tel est le cœur humain, sur-tout celui des
femmes :

Un ascendant mutin fait naître dans nos ames ,

Pour ce qu'on nous permet , un dégoût triomphant ,

Et le goût le plus vif, pour ce qu'on nous défend.

D O R A N T E.

Mais si cet ascendant se taisoit dans Lucile ?

L I S E T T E.

Oh, que non ! L'indolence est toujours indocile.

Et telle qu'est la sienne, à ce que j'en puis voir,

La contrariété seule peut l'émouvoir.

Ce n'est pas même assez des défenses du Père,

Si je ne les seconde en Duegne sévère.

D O R A N T E.

Eh bien ! les yeux fermés, je m'abandonne à toi.

L I S E T T E.

Défense encor d'oser lui parler avant moi.

D O R A N T E.

Oh ! c'est aussi trop loin pousser la patience.

L I S E T T E.

Dans un quart-d'heure au plus je vous livre audience.

D O R A N T E.

Dans un quart-d'heure ?

L I S E T T E.

Au plus. Promenez-vous là-bas,

Tenez ; dans un moment j'y conduirai ses pas.

La voici. Partez donc. Laissez-nous.

D O R A N T E, hésitant.

Quel supplice !

52 *La Métromanie,*

L I S E T T E.

Désirez-vous ou non qu'on vous rende service?

D O R A N T E.

L'éviter!

L I S E T T E.

Ou tout perdre.

D O R A N T E.

Ah! que c'est à regret!

*Il fait des révérences à Lucile, qui les lui rend.
Il les réitère jusqu'à ce que, par un geste impé-
rieux, Lisette lui fait signe de se retirer au moment
qu'il paroissoit tenté d'aborder.*

S C È N E V.

L I S E T T E, L U C I L E.

L I S E T T E.

V O I L A, Mademoiselle, un Cavalier bien fait.

L U C I L E.

J'y prends peu garde.

L I S E T T E.

Aimable, autant qu'on le peut-être.

L U C I L E.

Tu le dis, je le crois.

L I S E T T E.

Vous semblez le connoître.

LUCILE.

Je l'ai vu quelquefois au Parloir.

LISETTE.

Sans plaisir ?

LUCILE.

Ni chagrin.

LISETTE.

Si j'avois comme vous, à choisir,
Celui-là, je l'avoue, auroit la préférence.

LUCILE.

La multitude augmente en moi l'indifférence.
Je hais de ces Galans le concours importun ;
Et tu ne verras pas que j'en regarde aucun.

LISETTE.

Quoi ! sans yeux pour eux tous ? On vous fera
dédire.

LUCILE.

Si j'en ai, ce sera pour un seul.

LISETTE.

C'est-à-dire,

Qu'en faveur de ce seul, votre cœur se résout,
Et que le choix en est déjà fait ?

LUCILE.

Point du tout.

Je ne le veux choisir, ni ne le connois même.
Mon Père le désigne ; il défend que je l'aime ;
J'obéirai. Je sens le devoir d'un enfant.
Nous n'oserions aimer, lorsqu'on nous le défend.

54 *La Métromanie,*

L I S E T T E.

Oh! non.

L U C I L E.

Mais devoit-on, sachant mon caractère,
M'embarasser l'esprit d'une défense austère?

L I S E T T E.

En effet.

L U C I L E.

Exiger par de-là ma froideur;
Et de l'obéissance où m'eût suffi l'humeur?

L I S E T T E.

Cela pique.

L U C I L E.

Voyons ce Conquéreur terrible,
Pour qui l'on craint si fort que je ne sois sensible,
La curiosité me fera succomber;
Et sur lui seul enfin, mes regards vont tomber.

L I S E T T E.

On vous l'aura donc bien désigné? Lequel est-ce?

L U C I L E.

C'est celui qui jouera l'amoureux dans la pièce.

L I S E T T E.

C'est celui qui jouera.....

L U C I L E.

Quel air d'austérité?

L I S E T T E.

Mademoiselle, point de curiosité.

C'est bien innocemment que j'ai pris la licence
De vous insinuer la désobéissance.

LUCILE.

Qu'est-ce à dire ?

LISETTE.

Oubliez ce que je vous ai dit ;

LUCILE.

Quoi ?

LISETTE.

Vous venez de voir celui dont il s'agit.
Ma préférence étoit un fort mauvais précepte.

LUCILE.

Que me dis-tu ? C'est-là celui que l'on excepte ?

LISETTE.

Lui-même. Rendez grâce à l'inattention
Qui ferma votre cœur à la séduction.
Vous gagnez tout au monde à ne le pas connoître ;
Le devoir eût eu peine à se rendre le maître ;
Et, sûre de l'aveu d'un Père complaisant,
Vous n'eussiez pas remis le choix jusqu'à présent.

LUCILE.

Mille choses de lui maintenant me reviennent,
Qui véritablement en gagent et préviennent.

LISETTE.

Ce que, depuis un mois, de lui vous avez lu
Témoigne assez combien son esprit vous eût plu.

LUCILE.

Quoi ? Ces vers que je lis, que je relis sans cesse ;

L I S E T T E.

Sont les siens.

L U C I L L E.

Quel esprit ! quelle délicatesse !

De plaisirs et de jeux quel mélange amusant !

Que sous des traits si doux , l'amour est séduisant !

L'Auteur veut plaire , et plaît sans doute à quelque Belle ,

A qui l'on doit le feu dont sa plume étincelle.

L I S E T T E.

C'est ce qu'apparemment votre père en conclut,
Et la raison qui fait que son ordre l'exclut.Il craint que vous n'aimiez la conquête d'une
autre...D'une autre ! Mais j'y songe : et s'il étoit la
vôtre ?Vous riez ! Et moi, non. C'est au plus sérieux.
Les vers étoient pour vous. J'ouvre à présent les
yeux.Oui, je vous reconnois traits pour traits dans
l'image

De celle à qui s'adresse un si galant hommage.

L U C I L L E.

Je remarque en effet... Prenons par ce chemin.
Monsieur de l'Empirée approche , un livre en
main,

On

On m'a, pour le choisir, presque tyrannisée ;
Et mon ame jamais n'y fut moins disposée.

L I S E T T E, seule.
Bon ! Ce préliminaire est, je crois, suffisant ;
Et Dorante, s'il veut, peut traiter à présent.

S C È N E V I.

L I S E T T E, M O N D O R.

M O N D O R.

L I S E T T E, ai-je un rival ici ? Qu'il disparaisse.

L I S E T T E.

S'il me plaît.

M O N D O R.

Plaise ou non, tu n'es plus ta maîtresse.

L I S E T T E.

Comment ?

M O N D O R.

Tu m'appartiens.

L I S E T T E.

Et de quel droit encor ?

M O N D O R.

Lucile est à Damis ; donc, Lisette à Mondor...

L I S E T T E.

Lucile est à ton Maître ? Ah ! tout beau, j'en
appelle.

Tome II.

N

58 *La Métromanie,*

M O N D O R.

Il ne lui manque plus que l'aveu de la Belle.
Celui du père est sûr, à tout ce que j'entends.

L I S E T T E, *s'en allant.*

La belle avance !

M O N D O R, *courant après.*

Écoute !

L I S E T T E.

Oh ! je n'ai pas le tems.

S C È N E V I I.

D A M I S, *seul, le Mercure à la main.*

OUI, divine Inconnue ! oui, céleste Bre-
tonne !

Possédez seule un cœur que je vous abandonne.
Sans la fatalité de ce jour où mon front
Ceint le premier laurier, ou rougit d'un affront,
Je désertois ces lieux, et volois où vous êtes.

SCÈNE VIII.

DAMIS, MONDOR.

MONDOR.

JE ne m'étonne plus si nous payons nos dettes.
Entre vingt prétendans, ou vous le donne beau;
Et vous avez pour vous, Monsieur, l'air du bureau.

DAMIS, *se croyant toujours seul.*

Si, comme je le crois, ma Pièce est applaudie,
Vous êtes la Puissance à qui je la dédie.
Vous eûtes un esprit que la France admira;
J'en eus un qui vous plut. L'Univers le saura.
Il donne à Mondor du livre par le nez.

MONDOR.

Ouf.

DAMIS

Qui te savoit là ? Dis.

MONDOR.

Maugrebleu du geste !

DAMIS.

Tu m'écoutois ? Eh bien ! raille, blâme, conteste ;
Dis encor que mon art ne sert qu'à m'éblouir.
Tu vois ! Je suis heureux !

60 *La Métromanie,*

M O N D O R.

Plus que sage.

D A M I S.

A t'ouïr,

Je ne me repaissois que de vaines chimères.

M O N D O R.

Votre bonheur, tout franc, ne se devoit guères.

D A M I S.

Par un sot comme toi.

M O N D O R.

Mon Dieu, pas tant d'orgueil !

Vous ne pouviez manquer d'être vu de bon œil.
Vous trouvez un esprit de la trempe du vôtre ;
Mais vous n'eussiez jamais réussi près d'une
autre.

D A M I S.

De pas une autre aussi je ne me soucïrois.
Celle-ci seule a tout ce que je désirois.
De ma Muse elle seule épuisant les caresses,
Me fait prendre congé de toutes mes Maîtresses.

M O N D O R.

Il faudroit en avoir, pour en prendre congé.

D A M I S.

Je ne te parle aussi que de celles que j'ai.

M O N D O R.

Vous n'en eûtes jamais. J'ai de bons yeux,
peut-être !

Un valet veut tout voir, voit tout, et fait son maître,
Comme à l'Observatoire un Savant fait les Cieux;
Et vous-même, Monsieur, ne vous savez pas mieux.

D A M I S.

Pas tant d'orgueil, toi-même, ami! va, tu t'abuses.

En fait d'amour, le cœur d'un Favori des Muses
Est un astre, vers qui l'entendement humain
Dresseroit d'ici-bas son télescope en vain.
Sa sphère est au-dessus de toute intelligence.
L'illusion nous frappe autant que l'existence;
Et, par le sentiment, suffisamment heureux,
De l'amour seulement nous sommes amoureux.
Ainsi le fantastique a droit sur notre hommage;
Et nos feux, pour objet, ne veulent qu'une image.

M O N D O R.

Monsieur, à ma portée ajustez-vous un peu;
Et, de grâce, en françois, mettez-moi cet hébreu.

D A M I S.

Volontiers. Imagine une jeune Merveille;
Élégance, fraîcheur et beauté sans pareille;
Taille de Nymphé. . .

M O N D O R, regardant aux Loges.

Après. Je vois cela d'ici.

62 *La Métromanie,*

D A M I S.

C'est de mes premiers feux l'objet en raccourci.
T'accommoderois-tu d'une femme ainsi faite ?

M O N D O R.

La peste !

D A M I S.

Aussi ma flamme a-t-elle été parfaite.

M O N D O R.

Mais je n'ai jamais vu cet objet plein d'appas.

D A M I S.

Parbleu ! je le crois bien , puisqu'il n'existoit pas.

M O N D O R.

Et vous l'aimez ?

D A M I S.

Très-fort.

M O N D O R.

D'honneur ?

D A M I S.

A la folie !

M O N D O R.

Une Maitresse en l'air , et qui n'eut jamais vie !

D A M I S.

Oui , je l'aimois , avec autant de volupté,
Que le Vulgaire en trouve à la réalité.
La réalité même est moins satisfaisante.
Sous une même forme elle se représente :
Mais une Iris en l'air en prend mille en un jour.
La mienne étoit Bergère et Nymphé tour-à-tour.

Comédie. 63

Brune ou blonde, coquette ou prude, fille ou
veuve ;

Et, comme tu crois bien, fidelle à toute épreuve.

M O N D O R.

Monsieur, parlez tout bas.

D A M I S.

Et par quelles raisons ?

M O N D O R.

C'est qu'on pourroit vous mettre aux Petites-
Maisons.

D A M I S.

Cet amour, il est vrai, me parut un peu vide ;

Et je ne pus tenir à l'appat du solide.

Je répudiai donc la chimérique Iris.

D'une Beauté palpable enfin je fus épris.

J'ai chanté celle-ci sous le nom d'Uranie.

Ah ! que j'ai bien pour elle exercé mon génie ;

Et que de tendres vers consacrent ce beau nom !

M O N D O R.

Et je n'ai pas plus vu l'une que l'autre ?

D A M I S.

Non.

La fierté, la naissance et le rang de la Dame,
Renfermoient dans mon cœur le secret de ma
flamme.

Comment aurois-tu fait pour t'en être aperçu ?

Elle-même elle étoit aimée à son insu.

64 *La Métromanie,*

M O N D O R.

Mais vraiment un amour de si légère espèce ;
Pourroit prendre son vol bien par-delà l'Altesse.

D A M I S.

N'en doute pas ; et même y goûter des douceurs.
L'amour impunément badine au fond des cœurs.
A ce que nous sentons , que fait ce que nous
sommes ?

L'Astre du jour se lève ; il luit pour tous les
hommes ,

Et le plaisir commun que répand sa clarté ,
Représente l'effet que produit la beauté.

M O N D O R.

J'entends. Tout vous est bon ; rien ne vous
importune ,

Pourvu que votre esprit soit en bonne fortune.
A ce compte , un Jaloux ne vous craindra jamais ;
Et vos Rivaux , Monsieur , peuvent dormir en
paix.

Et deux ! A l'autre.

D A M I S.

Hélas ! en ce moment encore ;

Je revois son image ; et mon esprit l'adore.
Pour la dernière fois , tu me fais soupirer ,
Divinité chérie ! Il faut nous séparer.
Plus de commerce ! Adieu. Nous rompons.

M O N D O R.

Quel dommage !

L'union étoit belle. Et que répond l'image ?

D A M I S.

De mon cœur attendri pour jamais elle sort ;
Et fait place à l'objet dont nous parlions d'abord.

M O N D O R.

D'un poste mal acquis l'équité la dépose :
Et rien, avec raison, fait place à quelque chose.

D A M I S.

Que celle-ci, Mondor, a de grâce et d'esprit !

M O N D O R.

C'est qu'elle aime les vers ; et cela vous suffit.

D A M I S.

C'est que... c'est qu'elle en fait des mieux tournés du monde.

M O N D O R.

Pour moi, ce qui m'en plaît, c'est la source féconde

Où nous allons puiser désormais les ducats.

D A M I S.

Les ducats ?

M O N D O R.

C'est de quoi vous faites peu de cas.

L'un de nous deux a tort ; mais qu'à cela ne tienne.

Aura tort qui voudra, pourvu que l'argent vienne.

D A M I S.

Enfin tu conçois donc qu'on en saura gagner ?

66 *La Métromanie,*

M O N D O R.

Le bon-homme du moins ne veut pas l'épargner.

D A M I S.

Le bon-homme ?

M O N D O R.

Oui, Monsieur ; si vous êtes son gendre,
Monsieur de Francaleu dit à qui veut l'entendre,
Qu'il rendra là-dessus votre bonheur complet.

D A M I S.

Extravagues-tu ?

M O N D O R.

Non ; foi d'honnête Valet.

D A M I S.

Et qui diable te parle, en cette circonstance,
De Monsieur Francaleu, ni de son alliance ?

M O N D O R.

Bon ! Ne voilà-t-il pas encore un qui-pro-quo.
De qui parlez-vous donc, Monsieur ?

D A M I S.

D'une SAPHO.

D'un prodige qui doit, aidé de mes lumières,
Effacer quelque jour, l'illustre DESHOULIÈRES ;
D'une Fille à laquelle est uni mon destin.

M O N D O R.

Où diantre est cette Fille ?

D A M I S.

A Quimpercorentin.

MONDOR.

A Quimp....

DAMIS.

Oh, ce n'est pas un bonheur en idée ;
Celui-ci ! L'espérance est saine et bien fondée.
La Bretonne adorable a pris goût à mes vers.
Douze fois l'an, sa plume en instruit l'Univers.
Elle a, douze fois l'an, réponse de la nôtre ;
Et nous nous encensons tous les mois l'un et
l'autre.

MONDOR.

Où vous êtes-vous vus ?

DAMIS.

Nulle part. A quoi bon ?

MONDOR.

Et vous l'épouseriez !

DAMIS.

Sans doute. Pourquoi non ?

MONDOR.

Et si c'étoit un monstre ?

DAMIS.

Oh ! tais-toi ! tu m'excèdes.
Les personnes d'esprit sont-elles jamais laides ?

MONDOR.

Oui ; mais répondra-t-elle à votre folle ardeur ?

DAMIS.

Je suis assez instruit par notre Ambassadeur.

M O N D O R.

Et quel est l'intrigant d'une telle aventure ?

D A M I S.

Le Messager des Dieux. Lui-même. Le Mercure.

M O N D O R.

Oh, oh! bel entropôt vraiment, pour coqueter !

D A M I S.

Tiens, lis, dans celui-ci que tu viens d'apporter.

M O N D O R, *lit.*

SONNET de Mademoiselle Mériadec de Kersic,
De Quimper en Bretagne, à Monsieur cinq
Étoiles...

D A M I S.

Ton esprit aisément perce à travers ces voiles ;
Et voit bien que c'est moi qui suis les cinq étoiles.
Oui! qu'à jamais pour moi, belle Mériadec,
Pégase soit rétif, et l'Hypocrène à sec ;
Si ma lyre, de myrthe et de palmes ornée,
Ne consacre les nœuds d'un si rare Hyménée!

M O N D O R.

Je respecte, Monsieur, un si noble transport.
Qui vous chicaneroit, franchement auroit tort.
Mais prenez un conseil. Votre esprit s'exténue
A se forger les traits d'une femme inconnue.
Peignez-vous celle-ci sous quelque objet présent ;
Lucile a, par exemple, un visage amusant...

D A M I S.

J'entends.

M O N D O R.

S
Croyez vC'est bien
N'en port
Le bon-
van

Mellère,

Onsepe

L'objet

Aussi

Déjà,

Que, d

au

Et donner

Muse, év

ces

Sur l'Astre

Cherche

croy

Et que ton

Que cette

J'y veu

Tome 1

Comédie.

69

MONDOR.

Suivez, lorgnez, obsédez sa personne.
Croyez voir et voyez en elle la Bretonne...

DAMIS.

C'est bien dit. Cette idée, échauffant mes esprits,
N'en portera que plus de feu dans mes écrits.
Le bon-sens du Maraud quelquefois m'épou-
vante.

MONDOR.

Molière, avec raison, consultoit sa Servante.

DAMIS.

On se peint, dans l'objet présent et plein d'appas,
L'objet qu'on idolâtre et que l'on ne voit pas.
Aussi bien, transporté du bonheur de ma flamme,
Déjà, dans mon cerveau, roule un Épithalame,
Que, devant qu'il soit peu, je prétends mettre
au net,

Et donner au Mercure, en paiement du Sonnet.
Muse, évertuons-nous! Ayons les yeux, sans
cesse,

Sur l'Astre qui fait naître en ces lieux la tendresse!
Cherche, en le contemplant, matière à tes
crayons;

Et que ton feu divin s'allume à ses rayons!
Que cette solitude est paisible et touchante!
J'y veux relire encor le Sonnet qui m'enchanté.

(Il va s'asseoir à l'écart.)

Tome II.

G

79 *La Métromanie,*

MONDOR, *seul.*

Quelle tête ! Il faut bien le prendre comme il est,
Voyons ce qui naîtra de ce jeu qui lui plaît.
L'assiduité peut, Lucile étant jolie,
Lui faire de Quimper abjurer la folie.

SCÈNE IX.

DORANTE, LUCILE, DAMIS à l'écart et
sans être vu.

DORANTE.

ACET aveu si tendre, à de tels sentimens
Que je viens d'appuyer du plus saint des
sermens;

A tout ce que j'ai craint, Madame, à ce que j'ose,
A vos charmes enfin plus qu'à toute autre chose,
Reconnoissez que j'aime: et réparez l'erreur
D'un père qui m'exclut du don de votre cœur.
Je ne veux pour tout droit que sa volonté même.
Père équitable et tendre, il veut que l'on vous
aime.

Dès que c'est à ce prix que l'on met votre foi ;
Qui jamais vous pourra mériter mieux que moi !

LUCILE.

Mais enfin là-dessus, qu'importe qu'on l'éclaire,
S'il ne vous en est pas pour cela moins contraire;

Comédie. 71

Et si, dès qu'il saura de qui vous êtes fils,
Nul espoir, près de moi, ne vous est plus
permis ?

D O R A N T E.

J'obtiens son aveu ; rien ne m'est plus facile.
Mais, parmi tant d'Amans, adorable Lucile,
N'auriez-vous pas déjà nommé votre Vainqueur ?

L U C I L E, *tirant des vers de sa poche.*

L'Auteur seul de ces vers a su toucher mon cœur :
Je l'avoue, et pour lui me voilà déclarée.

D O R A N T E, *apercevant Damis.*

On nous écoute !

L U C I L E.

Eh ! c'est Monsieur de l'Empirée !
Lisons-les-lui, ces vers ; il en sera charmé.

D O R A N T E, *à part.*

Est-ce lui, juste Ciel ! ou moi qu'elle a nommé ?

L U C I L E, *à Damis.*

Venez, Monsieur : venez, pour qu'en votre
présence,

Nous discussions un fait de votre compétence ;
Il s'agit d'une Idylle où j'ai quelque intérêt ;
Et vous nous en direz votre avis, s'il vous plaît.

D O R A N T E.

Madame, on fait grand tort à Messieurs les
Poètes,

Quand on les interrompt dans leurs doctes re-
traites.

72 *La Métromanie,*

Laissons donc celui-ci rêver en liberté,
Et détournons nos pas de cet autre côté.

D A M I S.

Le plus grand tort, Monsieur, que l'on puisse
nous faire,

C'est de priver nos yeux de ce qui peut leur plaire.
Peut-on penser si bien, étant seul en ces lieux,
Qu'étant avec Madame, on ne pense encor
mieux ?

Madame, je vous prête une oreille attentive.
Rien ne me plaira tant. Lisez ; et s'il m'arrive
Quelque distraction dont je ne répons pas,
Vous ne l'imputerez qu'à vos divins appas.

L U C I L E.

Votre façon d'écrire élégante et fleurie
Vous accoutume au ton de la galanterie.
Allons, Messieurs, passons sous ce feuillage
épais,
Où, loin des Importuns, nous puissions lire en
paix.

Damis lui présente la main qu'elle accepte, au moment que Dorante lui présentait aussi la sienne.

D O R A N T E, *seul.*

Est-ce un coup du hasard, ou de leur perfidie ?
Voyons. Il faut de près, que je les étudie :
Et que je sorte enfin de la perplexité,
La plus grande où peut-être on ait jamais été.

Fin du second Acte.

 ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

DORANTE, ramassant des tablettes.

QUELQU'UN regrette bien les secrets confiés
 A ces tablettes-ci que je trouve à mes pieds.

Il les ouvre.

ÉPITHALAME. Ah ah ! j'en reconnois le Maître.
 J'y pourrois bien aussi développer un traître...
 Lisons.

 SCÈNE II.

DORANTE, LISETTE.

LISETTE.

SUIS-JE une fourbe : Ai-je trahi vos feux ?
 Le seul qu'on veut exclure, est-il si malheureux ?
 Dès que je vous ai vu prêt d'aborder Lucile,
 Je me suis éclipsée en confidente habile ;
 Et je vous ai laissé le champ libre à l'instant.
 Eh bien ! quelle nouvelle ? En êtes-vous content ?

74 *La Métromanie,*

DORANTE,

Ah ! qu'elle est ravissante ! et que ce tête-à-tête
Achève de lui bien assurer sa conquête !

Je l'aimois, l'adorois, l'idolâtrois ; mais rien
N'exprime mon état, depuis cet entretien.

Jusqu'au son de sa voix tout me pénètre en elle.
Son défaut me la rend plus piquante et plus belle ;
Oui, ce qu'en elle on nomme indolence et
froideur,

Redouble de mes feux la tendresse et l'ardeur.

L I S E T T E.

La dédaigneuse enfin s'est-elle humanisée ?
Je l'avois, ce me semble, assez bien disposée.

DORANTE,

Tu me vois dans un trouble. . .

L I S E T T E.

Eh ! vivez en repos.

DORANTE.

Ses grâces m'ont charmé, mais non pas ses
propos.

L I S E T T E.

A-t-elle avec rigueur, fermé l'oreille aux vôtres ?

DORANTE.

Non ; Mais j'aurois voulu qu'elle en eût tenu
d'autres.

L I S E T T E.

Quoi ? qu'elle eût dit : *Monsieur, je suis folle de
vous.*

Je voudrais que déjà vous fussiez mon Époux.
 Mais oui : c'est avoir l'ame assurément bien d'être
 De ne pas abrégér ainsi la procédure.

D O R A N T E.

Ayant fait de ma flamme un libre et tendre aveu,
 Et promis d'agrèer à Monsieur Francaleu :
 Comme je témoignois la plus ardente envie
 D'entendre mon arrêt ou de mort ou de vie ,
 Elle m'a répondu : (dirai-je avec douceur ?)
 L'Auteur seul de ces vers a su toucher mon cœur.
 A ces mots , de sa poche elle a tiré l'Idylle ,
 Dont le succès me rend de moins en moins tran-
 quille.

L I S E T T E.

C'est qu'elle a cru parler à l'Auteur.

D O R A N T E.

Je ne sais.

Mais elle a mis mon ame à de rudes essais.
 Elle a vu mon rival d'un œil de complaisance.
 Elle a lu , malgré moi , l'Idylle en sa présence.
 C'étoit me démasquer. Sous cape , il en rioit ,
 Peut-être en homme à qui l'on me sacrifioit !
 Le serois-je en effet ? Seroit-ce lui qu'on aime ?
 Me jouëroient-ils tous deux ? Me jouërois-tu toi-
 même ?

L I S E T T E.

Les honnêtes soupçons ! rendez grâce , entre
 nous ,

76 *La Métromanie,*

Au cas particulier que je fais des jaloux.
Sans les égards qu'on doit à leur tendre caprice,
Mon honneur offensé se feroit bien justice.

D O R A N T E.

L'Auteur seul de ces vers a su toucher son cœur,
Dit-elle ! encore un coup , je n'en suis point
l'auteur.

Supposé qu'on la trompe , et qu'elle me le croie,
Où donc est encor là le grand sujet de joie ?
Je jouis d'une erreur ; et j'aurois souhaité
Une source plus pure à ma félicité !
Un mérite étranger est cause que l'on m'aime ;
Et je me sens jaloux d'un autre , dans moi-même !

L I S E T T E.

Que la délicatesse est folle en ses excès !
Eh ! Monsieur , y faut-il regarder de si près ?
Qu'importe du bonheur la source fausse ou vraie ?

D O R A N T E.

Tout ce que j'entrevois , de plus en plus m'effraie.
Le bonheur du Poëte étoit encor douteux ;
Mais il est mon rival , et mon rival heureux.
De Lucile , sans cesse , il contemple les charmes.
Il se voit vingt rivaux , sans en prendre d'alarmes.
A l'estime du père il a le plus de part.
Seule , avec son valet , je te trouve à l'écart.
Que te veut-il ? Pourquoi s'enfuit-il à ma vue ?
Quels étoient vos complots ? D'où vient paroître
émue ?

Réponds.

L I S E T T E.

Tout bellement! vous prenez trop de soin.
Et c'est aussi pousser l'interrogat trop loin.

D O R A N T E.

Je t'épieraï si bien aujourd'hui... Prends-y garde;
Quelque part que tu sois, crois que je te regarde.
Cependant allons voir, en les feuilletant bien,
Si ces tablettes-ci ne m'instruiront de rien.

S C È N E I I I.

L I S E T T E.

M'ÉPIER! doucement! ce seroit une chaîne.
Quoiqu'on soit sans reproche, on ne veut rien
qui gêne.

Ah! c'est peu d'être injuste : il ose être importun!
Aux troussees du fâcheux je vais en lâcher un,
Qui s'attachant à lui, saura bien m'en défaire.
Le voici justement.

SCÈNE IV.

FRANCALEU, LISETTE.

FRANCALEU.

QU'AS-TU donc tant à faire
Avec ce Cavalier qui ne semble chez moi
S'être impatronisé, que pour être avec toi ?

LISETTE.

De tous nos entretiens vous seul êtes la cause.

FRANCALEU.

Voyons un peu le tour qu'elle donne à la chose.

LISETTE.

Tout simple. Le jeune homme entend vanter à
tous,
Certaine Tragédie en six actes, de vous,
Que l'on dit fort plaisante, et qu'il brûle d'en-
tendre,
Sans qu'il sache par qui, ni trop comment s'y
prendre.

FRANCALEU.

Et n'a-t-il pas l'ami qui me l'a présenté ?

LISETTE.

Monsieur de l'Empirée ? Il aura plaisanté ;

De caustique et de fat joué les mauvais rôles ,
Et parlé de vos vers , en pliant les épaules.

FRANCALEU.

J'en croirois quelque chose , à son rire moqueur.
Le serpent de l'envie a sifflé dans son cœur.

Oh ! bien , bien , double joie , en ce cas , pour le
nôtre !

Je mortifierai l'un , et satisferai l'autre ;
L'autre aussi bien m'a plu , comme il plaira par-
tout.

Il a tout-à-fait l'air d'un homme de bon goût ;
Et d'ailleurs il me prend dans mon enthousiasme.
Je suis en train de rire ; et veux , malgré mon
asthme ,

Lui lire tous mes vers , sans en excepter un.

L I S E T T E .

Vous me déferez là d'un terrible importun !

FRANCALEU.

Va donc me le chercher.

L I S E T T E .

Faites-en votre affaire.

Je me vais occuper d'un soin plus nécessaire.
Il faut que je m'habille.

FRANCALEU.

Et pourquoi donc sîtôt ?

L I S E T T E .

Voulant représenter Lucile comme il faut ,
J'ôte dès à présent mes habits de soubrette ,

80 *La Métromanie ;*

Pour être, sous les siens, plus libre et moins distraite.

FRANCALEU.

C'est fort bien avisé. Va. Je me charge, moi....

SCÈNE V.

FRANCALEU, BALIVEAU.

FRANCALEU.

AH! c'est vous! comment va la mémoire?

BALIVEAU.

Ma foi.

Quelques raisonnemens que votre goût m'oppose,

Je hais bien la démarche où mon neveu m'expose:

Pour s'y résoudre, il faut, à cet original,

Vouloir étrangement et de bien et de mal.

Enfin mon rôle est su: voyons, que faut-il faire?

FRANCALEU.

Et moi, de mon côté, je songe à votre affaire,

Cependant soyez gai. Débutez seulement;

Et vous serez bientôt de notre sentiment.

De vos talens, à peine aurons-nous les prémices,

Que nous voulons vous voir un pilier de coulisses;

Et, quoique vous disiez, vers un plaisir si doux,

De la force du charme, entraîné comme nous.

J'ai

J'ai vu ce charme , en France , opérer des miracles ;

Nos Palais devenir des salles de spectacles ;
Et nos marquis , chaussant à l'envi l'escarpin ,
Représenter Hector , Sganarelle et Crispin.

BALIVEAU.

Je ne le cache pas. Malgré ma répugnance ,
Une chose me fait quelque plaisir d'avance.
C'est le parfait rapport , qui , par un cas plaisant ,
Se trouve entre mon rôle et mon état présent.
Je représente un père austère et sans foiblesse ,
Qui , d'un fils libertin gourmande la jeunesse...
Le vieillard , a mon gré , parle comme un Caton :
Et je me réjouis de lui donner le ton.

FRANCALEU.

Celui qui fait le fils s'y prend le mieux du monde :
Car nous ne jouons bien qu'autant qu'on nous
seconde.

Tout dépend de l'Acteur mis vis-à-vis de nous.
Si celui-ci venoit répéter avec vous ?

BALIVEAU.

Je voudrois que ce fût déjà fait.

FRANCALEU , *appelant ses valets.*

Hola hée !

Que l'on aille chercher Monsieur de l'Empirée.

A Baliveau.

Tenez , voilà par où le jeune homme entrera.

Vous pouvez commencer sitôt qu'il paroitra.

Tome II.

H

82 *La Métromanie,*

Faites comme l'on fait aux choses imprévues.
Soyez comme quelqu'un qui tomberoit des nues:
Car c'est l'esprit du rôle ; et vous vous souvenez
Que vous vous trouvez, vous et ce fils, nez à
nez,

L'instant précis qu'il sort, ou d'une Académie,
Ou de quelque autre lieu que vous voulez qu'il
fuie ;

Et qu'à cette rencontre, un silence fâcheux
Exprime une surprise égale entre vous deux.
C'est un coup de théâtre admirable : et j'espère...

SCÈNE VI.

FRANCALEU, BALIVEAU, DAMIS.

FRANCALEU, à *Damis*.

MONSIEUR, voilà celui qui fera votre père.
Il sait son rôle : allons, concertez-vous un peu ;
Et, tout en vous voyant, commencez votre jeu.

A Baliveau, voyant son profond étonnement.
Comment diable ! A merveille ! A miracle !
courage !

Personne ne jouera mieux que vous, du visage.

A Damis.
Vous avez joué, vous la surprise assez bien ;
Mais le rire vous prend ; et cela ne vaut rien.

Il faut être interdit, confus, couvert de honte.

BALIVEAU.

Je sens qu'ainsi que lui, votre aspect me démonte.

DAMIS, à Francaeu.

C'est que, lorsqu'on répète, un tiers est importun.

FRANCAEU.

Adieu donc ; aussi bien je fais languir quelqu'un.

A Damis.

Monsieur l'homme accompli, qui du moins croyez
l'être ;

Prenez, prenez leçon : car voilà votre maître.

A Baliveau.

Bravo ! bravo ! bravo !

SCÈNE VII.

BALIVEAU, DAMIS.

BALIVEAU, à part.

LE sot événement !

DAMIS.

Je ne puis revenir de mon étonnement.

Après un tel prodige, on en croira mille autres.

Quoi, mon oncle, c'est vous ? Et vous êtes des
nôtres !

Heureux le lieu, l'instant, l'emploi qui nous
rejoint !

84 *La Métromanie,*

BALIVEAU.

Raisonnons d'autre chose, et ne plaisantons point.

Le hasard a voulu. . . .

DAMIS.

Voici qui paroît drôle.

Est-ce vous qui parlez, ou si c'est votre rôle?

BALIVEAU.

C'est moi-même qui parle, et qui parle à Damis; Voilà donc ce que fait mon neveu dans Paris!

Qu'a produit un séjour de si longue durée?

Que veut dire ce nom: *Monsieur de l'Empirée*?

Sied-il, dans ton état, d'aller ainsi vêtu?

Dans quelle compagnie, en quelle école es-tu?

DAMIS.

Dans la vôtre, mon oncle. Un peu de patience.

Imitez-moi. Voyez si je romps le silence

Sur mille questions, qu'en vous trouvant ici,

Peut-être suis-je en droit d'oser vous faire aussi;

Mais c'est que notre rôle est notre unique affaire,

Et que de nos débats, le Public n'a que faire.

BALIVEAU, levant la canne.

Coquin! tu te prévaus du contre-tems maudit...

DAMIS.

Monsieur, ce geste-là vous devient interdit.

Nous sommes, vous et moi, membres de comédie.

Notre corps n'admet point la méthode hardie,

De s'arroger ainsi la pleine autorité ;
Et l'on ne connoît point , chez nous , de pri-
mauté.

BALIVEAU, *à part.*

C'est à moi de plier , après mon incartade.

DAMIS, *gaiement.*

Répétons donc en paix. Voyons , mon camarade.
Je suis un fils. . . .

BALIVEAU, *à part.*

J'ai ri. Me voilà désarmé.

DAMIS.

Et vous , un père. . . .

BALIVEAU.

Eh oui , bourreau ! tu m'as nommé.

Je n'ai que trop pour toi des entrailles de père ;

Et ce fut le seul bien que te laissa mon frère.

Quel usage en fais-tu ? Qu'ont servi tous mes
soins ?

DAMIS.

A me mettre en état de les implorer moins.

Mon oncle , vous avez cultivé mon enfance.

Je ne mets point de borne à ma reconnoissance ;

Et c'est pour le prouver , que je veux désormais

Commencer par tâcher d'en mettre à vos bien-
faits ;

Me suffire à moi-même , en volant à la gloire ;

Et , chercher la fortune au temple de Mémoire.

86 *La Métromanie,*

BALIVEAU.

Où la vas-tu chercher ? Ce temple prétendu ,
(Pour parler ton jargon) n'est qu'un pays perdu ,
Où la nécessité , de travaux consumée ,
Au sein du sot orgueil , se repaît de fumée .
Eh ! malheureux ! crois-moi . fuis ce terroir in-
grat .

Prends un parti solide , et fais choix d'un état ,
Qu'ainsi que le talent , le bon-sens autorise ;
Qui te distingue , et non qui te singularise ;
Où le génie heureux brille avec dignité ;
Tel qu'enfin le barreau l'offre à ta vanité .

DAMIS.

Le barreau !

BALIVEAU.

Protégeant la veuve et la pupille ,
C'est - là qu'à l'honorable , on peut joindre l'u-
tile :

Sur la gloire et le gain , établir sa maison ;
Et ne devoir qu'à soi sa fortune et son nom .

DAMIS.

Ce mélange de gloire et de gain m'importune .
On doit tout à l'honneur , et rien à la fortune .
Le nourrisson du Pinde , ainsi que le guerrier ,
A tout l'or du Pérou , préfère un beau laurier .
L'avocat se peut-il égaler au Poète ?
De ce dernier la gloire est durable et complete .
Il vit long-tems après que l'autre a disparu .

SCARON même l'emporte aujourd'hui sur PATRU.

Vous parlez du barreau de la Grèce et de Rome,
Lieux propres autrefois à produire un grand
homme.

L'antre de la chicane et sa barbare voix,
N'y défiguroient pas l'Éloquence et les Loix.
Que des traces du monstre, on purge la tribune;
J'y monte: et mes talens voués à la fortune,
Jusqu'à la Prose encor, voudront bien déroger.
Mais l'abus ne pouvant sitôt se corriger,
Qu'on me laisse, à mon gré, n'aspirant qu'à la
gloire,

Des titres du Parnasse, anoblir ma mémoire,
Et primer dans un Art plus au-dessus du droit,
Plus grave, plus sensé, plus noble qu'on ne croit.
La fraude impunément, dans le siècle où nous
sommes,

Foule aux pieds l'équité, si précieuse aux hom-
mes;

Est-il pour un esprit solide et généreux,
Une cause plus belle à plaider devant eux?
Que la fortune donc me soit mère ou marâtre,
C'en est fait: pour Barreau, je choisis le théâtre:
Pour Client, la Vertu: pour Loix, la Vérité:
Et pour Juges, mon siècle et la postérité.

B A L I V E A U.

Et bien, porte plus haut ton espoir et tes vues.

A ces beaux sentimens les dignités sont dues.
 La moitié de mon bien remise en ton pouvoir,
 Parmi nos Sénateurs, s'offre à te faire asseoir.
 Ton esprit généreux, si la vertu t'est chère,
 Si tu prends à sa cause un intérêt sincère,
 Ne préférera pas, la croyant en danger,
 L'effort de la défendre, au droit de la juger.

D A M I S.

Non; mais d'un si beau droit l'abus est trop
 facile.

L'esprit est généreux, et le cœur est fragile.
 Qu'un juge incorruptible est un homme éton-
 nant!

Du Guerrier le mérite est sans doute éminent;
 Mais presque tout consiste au mépris de la vie;
 Et de servir son Roi la glorieuse envie,
 L'espérance, l'exemple, un je ne sais quel prix,
 L'horreur du mépris même, inspire ce mépris.
 Mais avoir à braver le sourire ou les larmes
 D'une Solliciteuse aimable et sous les armes!
 Tout sensible, tout homme enfin que vous soyez,
 Sans oser être ému, la voir presque à vos pieds!
 Jusqu'à la cruauté pousser le Stoïcisme!
 Je ne me sens point fait pour un tel Héroïsme.
 De tous nos magistrats la vertu nous confond:
 Et je ne conçois pas, comment ces Messieurs font.
 Lamienne donc se borne au mépris des richesses;
 A chanter des Héros de toutes les espèces;

A sauver, s'il se peut, par mes travaux constans,
 Et leurs noms et le mien des injures du tems.
 Infortuné ! je touche à mon cinquième lustre,
 Sans avoir publié rien qui me rende illustre !
 On m'ignore; et je rampe encore à l'âge heureux,
 Où CORNEILLE et RACINE étoient déjà fameux!

BALIVEAU.

Quelle étrange manie ! et dis-moi, misérable !
 A de si grands esprits, te crois-tu comparable ?
 Et ne sais-tu pas bien qu'au métier que tu fais,
 Il faut, ou les atteindre, ou ramper à jamais ?

DAMIS.

Eh bien ! voyons le rang que le Destin m'apprête.
 Il ne couronne point ceux que la crainte arrête.
 Ces maîtres même avoient les leurs, en débun-
 tant ;

Et tout le monde alors put leur en dire autant,

BALIVEAU.

Mais les beautés de l'art ne sont pas infinies.
 Tu m'avoueras du moins que ces rares génies,
 Outre le don qui fut leur principal appui,
 Moissonnoient, à leur aise, où l'on glane aujour-
 d'hui.

DAMIS.

Ils ont dit, il est vrai, presque tout ce qu'on
 pense.

Leurs écrits sont des vols qu'ils nous ont faits
 d'avance ;

Mais le remède est simple : il faut faire comme eux ;

Ils nous ont dérobés ; dérobons nos neveux ;
Et tarissant la source où puise un beau délire,

A tous nos successeurs ne laissons rien à dire.

Un démon triomphant m'élève à cet emploi.

Malheur aux Écrivains qui viendront après moi!

B A L I V E A U.

Va , malheur à toi-même , ingrat ! cours à ta perte !

A qui veut s'égarer , la carrière est ouverte.

Indigne du bonheur qui t'étoit préparé ,

Rentre dans le néant dont je t'avois tiré.

Mais ne crois pas que , prêt à remplir ma vengeance ,

Ton châtiment se borne à la seule indigence.

Cette soif de briller , où se fixent tes vœux ,

S'éteindra , mais trop tard , dans des dégoûts affreux.

Va subir du Public les jugemens fantasques ,

D'une Cabale aveugle , essayer les bourasques ,

Chercher envain quelqu'un d'humeur à t'admirer ,

Et trouver tout le monde actif à censurer !

Va , des auteurs sans nom , grossir la foule obscure ,

Égayer la Satire , et servir de pâture

A je ne sais quel tas de Brouillons affamés ,

Dont les écrits mordans sur les Quais sont semés!

Déjà, dans les Cafés tes projets se répandent.
 Le Parodiste oisif et les Forains t'attendent.
 Va, après t'être vu sur leur Scène avili,
 Del'opprobre, avec eux retomber dans l'oubli!

D A M I S.

Que peut, contre le roc, une vague animée ?
 Hercule a-t-il péri sous l'effort du Pigmée ?
 L'Olympe voit en paix fumer le Mont Etna.
 Zoïle, contre Homère, en vain se déchaîna ;
 Et la palme du Cid, malgré la même audace,
 Croît et s'élève encore au sommet du Parnasse.

B A L I V E A U.

Jamais l'extravagance alla-t-elle plus loin ?
 Hé bien, tu braveras la honte et le besoin.
 Je veux que ton esprit n'en soit que plus rebelle ;
 Et qu'aux siècles futurs ta sottise en appelle !
 Que de ton vivant même, on admire tes vers ;
 Tremble ! et vois sous tes pas mille abymes ou-
 verts !
 L'imprudence d'autrui va devenir ton crime.
 On mettra, sur ton compte, un Libelle ano-
 nyme.

Poursuivi, condamné proscrit sur ces rumeurs,
 A qui veux-tu qu'un homme en appelle ?

D A M I S.

A ses mœurs ;

B A L I V E A U.

A ses mœurs ? Et le monde en ces sortes d'orage

92 *La Métromanie ;*

Est-il instruit des mœurs, ainsi que des outrages?

D A M I S.

Oui. De mes mœurs bientôt j'instruirai tout Paris.

B A L I V E A U.

Et comment, s'il vous plaît ?

D A M I S.

Comment ? Par mes Écrits.

Je veux que la vertu plus que l'esprit y brille.

La mère en prescrira la lecture à sa fille :

Et j'ai, grâce à vos soins, le cœur fait de façon ;

A monter aisément ma lyre sur ce ton.

Sur la Scène aujourd'hui, mon coup d'essai l'annonce.

Je suis un malheureux ; mon Oncle me renonce ;

Jé me tais : mais l'erreur est sujette au retour ;

J'espère triompher avant la fin du jour ;

Et peut-être la chance alors tournera-t-elle.

B A L I V E A U.

Quoi ! vous seriez l'auteur de la pièce nouvelle
Que ce soir, aux François, l'on doit représenter ?

D A M I S.

Soyez donc le premier à m'en féliciter.

B A L I V E A U.

Puisque vous le voulez, je vous en félicite.

D A M I S.

J'en augure une heureuse et pleine réussite.

B A L I V E A U.

Cependant, gardez-vous de dire à Francaeur,

Que

Que de son bon ami, vous êtes le neveu.

D A M I S.

Tout comme il vous plaira; mais je vois avec
peine,

Que vous ne vouliez pas que je vous appartienne.

B A L I V E A U.

J'ai de bonnes raisons pour en agir ainsi.

D A M I S.

J'obéirai, Monsieur.

B A L I V E A U.

J'y compte.

D A M I S.

Mais aussi,

Daignant de même entrer dans l'esprit qui m'a-
nime,

Laissez-moi quelque tems jouir de l'anonyme,
Pour goûter du succès les plaisirs plus entiers,
Et m'entendre louer sans rougir.

B A L I V E A U.

Volontiers.

(*A part*).

A demain, Scélérat! Si jamais tu rimailles,
Ce ne sera, morbleu, qu'entre quatre murailles!

SCÈNE VIII.

DAMIS.

IL ne veut m'avouer qu'après l'événement.
Nous nous sommes ici rencontrés plaisamment.
La scène est théâtrale, unique, inopinée.
Je voudrois, pour beaucoup, l'avoir imaginée.
Mon succès seroit sûr. Du moins profitons-en ;
Et songeons à la coudre à quelque nouveau plan.
J'en ai plusieurs. Voyons. Où sont donc mes tablettes !

La perte pour le coup, seroit des plus complètes.
Tout-à-l'heure, à la main, je les avois encor.
Ah ! je suis ruiné ! J'ai perdu mon trésor !
Nombre de canevas, deux Pièces commencées,
Caractères, Portraits, Maximes et Pensées,
Dont la plus triviale, en vers Alexandrins,
Au bout d'une tirade, eût fait battre des mains !
Que j'ai regret, sur-tout à mon Éphithalame,
Hélas ! ma Muse, au gré de l'espoir qui m'enflamme,
Dans un premier transport venoit de l'ébaucher.
Deux fois du même enfant pourra-t-elle accoucher ?

SCÈNE IX.

DORANTE, DAMIS.

DAMIS.

AH! Monsieur! secourez les Muses attristées:
 Mes tablettes, là bas, dans les bois sont restées.
 Suivez-moi! cherchons-les! aidons-nous!

DORANTE, *les lui rendant.*

Les voilà.

DAMIS.

Je ne puis exprimer le plaisir....

DORANTE.

Brisons-là.

DAMIS.

Vous me rendez l'espoir, le repos et la vie.

DORANTE.

Mon dessein n'est pas tel: car je vous signifie
 Qu'il faut, en ce logis, ne plus vous remontrer;
 Et vous faire une affaire, ou n'y jamais rentrer.

DAMIS.

L'étrange alternative! un ami la propose!
 Ne puis-je, avant d'opter, en demander la
 cause?

DORANTE.

Eh fi! l'air ingénu sied mal à votre front;

96 *La Métromanie,*

Et ce doute affecté n'est qu'un nouvel affront.

D A M I S.

C'est la pure franchise. En vérité j'ignore...

D O R A N T E.

Quoi, Monsieur? Que Lucile est celle que j'a-
dore?

D A M I S.

Non. Quand j'ai vu tantôt mes vers entre ses
mains. . . .

D O R A N T E.

Vous m'avez insulté; c'est de quoi je me plains.

D A M I S.

En quoi donc?

D O R A N T E.

Oui, c'est vous qui les lui faisiez lire.

D A M I S.

Moi?

D O R A N T E.

Vous. Plus je souffrois; plus je vous voyois
rire. . . .

D A M I S.

De ce qu'innocemment, la belle malgré vous,
Révéloit un secret dont vous étiez jaloux.

D O R A N T E.

Non. Mais de la noirceur de cette ame cruelle;
Et du plaisir malin de jouir avec elle,
De la confusion d'un rival malheureux
Que vous avez joué de concert tous les deux.

C'est à quoi votre esprit, depuis un mois,
s'occupe;

Mais je ne serai pas jusqu'au bout, votre dupe.
Je veux, de mon côté, mettre aussi les railleurs:
Et votre Épithalame ira servir ailleurs.

D A M I S.

Ah! ce mot échappé me fait enfin comprendre...

D O R A N T E.

Songez vite au parti que vous avez à prendre.

D A M I S.

Dorante!

D O R A N T E.

Vous voulez temporiser en vain.
Renoncez à Lucile, ou l'épée à la main.

D A M I S.

Opposons quelque flegme aux vapeurs de la bile.
La valeur n'est valeur qu'autant qu'elle est tran-
quille;

Et je vois...

D O R A N T E.

Oh! je vois qu'un Versificateur
Entend l'art de rimer, mieux que le point d'hon-
neur.

D A M I S.

C'en est trop. A vous-même, un mot eût pu
vous rendre;

Je ne le dirois plus; volussiez-vous l'entendre.
C'est moi, qui maintenant vous demande raison.

98 *La Métromanie,*

Cependant on pourroit nous voir de la maison.
La place, pour nous battre, ici près est meilleure.

Marchons !

SCÈNE X.

FRANCALEU, DORANTE, DAMIS.

FRANCALEU,

Prenant Dorante par le bras et ne le lâchant pas.

EH ! venez donc, Monsieur ! depuis une heure,
Je vous cherche par-tout, pour vous lire mes vers.

DORANTE.

A moi, Monsieur ?

FRANCALEU.

A vous.

DAMIS, *à part.*

Autre esprit à l'envers !

FRANCALEU.

Vous désirez, dit-on, ce petit sacrifice.

DORANTE.

Et qui m'a, près de vous, rendu ce bon office ?

FRANCALEU.

C'est Lisette.

DORANTE, à *Damis*.

C'est vous qu'elle veut servir.

FRANCALEU.

Lui

Il voudroit qu'on fût sourd aux ouvrages d'autrui.

DAMIS.

Loin de l'en détourner, c'est moi qui l'y convie.

DORANTE, à *Damis*.

Je lis dans votre cœur; et je vois votre envie.

FRANCALEU.

Vous dites bien; l'envie! Oui, c'est un envieux,
Qui voudroit, sur lui seul, attirer tous les yeux.

DAMIS.

Mon ami, par bonheur, est là pour me défendre.

Tantôt je l'exhortois encore à vous entendre.

DORANTE, *bas* à *Damis*.

Vous osez m'attester?

DAMIS, *bas* à *Dorante*.

Je songe à votre amour.

Songez, si vous voulez, à faire votre cour.

FRANCALEU.

On me voudroit pourtant assurer du contraire.

DAMIS.

Lisez: et qu'il admire, il ne sauroit mieux faire.

DORANTE, *bas*.

Tu crois m'échapper. Mais...

DAMIS, à *Francaeu.*

D'autant plus que Monsieur
A besoin maintenant d'un peu de belle humeur.
FRANCAEU, *tirant un gros cahier de sa poche.*
Ah! quelque humeur qu'il ait, il faudra bien
qu'il rie ;

Et pour cela d'abord, je lis ma Tragédie.

DAMIS.

Rien ne pouvoit pour lui venir plus à propos.

FRANCAEU.

Pourvu que les Fâcheux nous laissent en repos.

DAMIS, *bas à Dorante.*

Dès que vous le pourrez, songez à disparaître.
Je vous attends.

FRANCAEU, à *Damis.*

Et vous, vous n'en voulez pas être ?

DORANTE, *au même,*

S'efforçant de faire lâcher prise à Francaeu.
Je ne vous quitte point.

DAMIS, à *Francaeu.*

Monsieur, excusez-moi ;
J'aimé : et c'est un état, où l'on n'est guère à
soi.

Vous savez qu'un Amant ne peut rester en place.
Il s'en va,

DORANTE, *voulant courir après lui.*
Par la même raison. . . .

SCÈNE XI.

FRANCALEU, DORANTE.

FRANCALEU, *le retenant ferme.*

Laissez, laissez de grâce !
Il en veut à ma Fille ; et je serois charmé
Qu'il parvint à lui plaire , et qu'il en fût aimé.

DORANTE.

Oh , parbleu , qu'il vous aime , et vous et vos
ouvrages !

FRANCALEU.

Comme si nous avions besoin de ses suffrages ;

DORANTE.

Le mien mérite peu que vous vous y teniez.

FRANCALEU.

Je serai trop heureux que vous me le donniez.

DORANTE.

Prodiguer à moi seul le fruit de tant de veilles !

FRANCALEU.

Moins l'assemblée est grande , et plus elle a
d'oreilles.

DORANTE.

Si vous vouliez , pour lui , différer d'un moment ?

102 *La Métromanie,*

FRANCALEU.

Non ; qui satisfait tôt , satisfait doublement.

Il lâche Dorante pour tirer ses lunettes.

Dorante s'évade ; et Francaleu continue sans s'en appercevoir.

Et c'est le moins qu'on doive à votre politesse ,
D'avoir bien voulu prendre un rôle dans la Pièce.

Il déroule son cahier et lit :

LA MORT DE BUCÉPHALE.... *Se retournant.*

Où diable est-il ? Comment !

On me fuit ; Oh , parbleu , ce sera vainement.

Je cours après mon homme ; et s'il faut qu'il
m'échappe ,

Je me cramponne après le premier que j'attrape ;

Et , bénévole ou non , dût-il ronfler debout ,

L'Auditeur entendra ma Pièce jusqu'au bout.

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

MONDOR, LISETTE, *habillée pour jouer ;
et tirant Mondor après elle d'un air inquiet.*

MONDOR.

A quoi bon, dans le parc, ainsi tourner sans
cesse,

Pirouéter, courir, voltiger ?

LISETTE.

Mondor !

MONDOR.

Qu'est-ce ?

LISETTE.

Tu ne voyois pas ?

MONDOR.

Quoi ?

LISETTE.

Qu'on nous épioit.

MONDOR.

Quand ?

LISETTE.

Le voilà bien sot ?

MONDOR.

Qui ?

L I S E T T E.

Le trait certe est piquant ;

MONDOR.

Quel ?

L I S E T T E.

Quel, qu'est-ce, quoi, quand, qui ?
L'amant de Lucile,

Que son mauvais démon ne peut laisser tranquille,
Dorante.

MONDOR.

Eh bien ! Dorante ?

L I S E T T E.

Il nous a vus de loin ;

Ainsi que tu croyois m'aborder sans témoin.
Sous ce nouvel habit, du bout de l'avenue,
Qu'il ait cru voir Lucile, ou qu'il m'ait reconnue
Près de toi ; l'un vaut l'autre ; et sur tout son
destin

Semblant te mettre exprès une lettre à la main :
Nous entrons dans le parc : il nous guette, il
pétille ;

Il se glise, et nous suit le long de la charmille.
Moi qui, du coin de l'œil, observe tous ses tours,
Je me laisse entrevoir, et disparois toujours ;
Dieu sait si le ceryeau de plus en plus lui tinte !

Tant

Tant qu'enfin je le plante , au fond du Laby-
rinthe ,
Où le pauvre jaloux , pour long-tems en défaut,
Peste et jure , je crois , maintenant , comme il
faut.

Je ferois encor pis , si je pouvois pis faire.
De ces cœurs défiant l'espèce atrabilaire
Ressemble , je le vois , aux chevaux ombrageux ;
Il faux les aguerrir , pour venir à bout d'eux.

M O N D O R.

Oh parbleu! ce n'est pas le foible de mon maître!
Au contraire, il se livre aux gens , sans les con-
noître ;

Et présume assez bien de soi-même et d'autrui ,
Pour se croire adoré , sans que l'on songe à lui.
Du reste , sait-il bien se tirer d'une affaire ?

L I S E T T E.

Ceux qui l'ont séparé d'avec son adversaire ,
Disent qu'il s'y prenoit en brave Cavalier ;
Et , pour un bel-esprit , qu'il est franc du colier.

M O N D O R.

Il n'est sorte de gloire , à laquelle il ne coure.
Le bel-esprit en nous n'exclud pas la bravoure.
D'ailleurs , ne dit-on pas , telles gens , tel Patron ;
Et dès que je le sers , peut-il être un poltron ?

L I S E T T E.

Voilà donc cet amour dont j'étois ignorante !
Et que j'ai cru toujours un rêve de Dorantel

106 *La Métromanie,*

M O N D O R.

Mon maître ne dit mot ; mais à la vérité,
Ce combat-là tient bien de la rivalité.
En ce cas , mon adresse a tout fait.

L I S E T T E.

Ton adresse ?

M O N D O R.

Oui. J'ai , de sa conquête , honoré ta maîtresse.
Celle qu'il recherchoit ne me convenant pas ,
De Lucile , à propos , j'ai vanté les appas ,
Lui conseillant d'avoir souvent les yeux sur elle,
Et de mettre un peu l'une et l'autre en parallèle.
Il paroît qu'il n'a pas négligé mes avis.

L I S E T T E.

Il se repentiroit de les avoir suivis.
Envers et contre tous , je protège Dorante.

M O N D O R.

Gageons que , malgré toi , mon maître le sup-
plante.

Car étant né Poète au suprême degré ,
Lucile va d'abord le trouver à son gré.
Monsieur de Francaleu , déjà l'aime et l'estime.
Du père de Dorante , il n'est pas moins l'intime ;
Et je porte un billet à ce père adressé ,
Qu'après s'être battu , sur l'heure il a tracé.
Sachant des deux vieillards la mésintelligence ,
Il mande à celui-ci , selon toute apparence ,
De rappeler un fils qui fait ici l'amour ,

Et dont l'entêtement croîtroit de jour en jour.
Il saura, là-dessus, le rendre impitoyable.
S'il aime enfin Lucile, ainsi qu'il est croyable,
Prends de mes almanachs, et tiens pour assuré
Que le bonheur de l'autre est fort aventuré.

L I S E T T E.

Mais cet autre, avec qui je suis de connivence,
A pris, depuis un mois, terriblement l'avance.
J'ai vu pâlir Lucile, au récit du combat.
D'une tendre faveur, le cœur encor lui bat.
Lucile s'est émue; et c'est pour lui, te dis-je.
Il a visiblement tout l'honneur du prodige.
Depuis, il se sont même entretenus long-tems;
Et s'étoient séparés, l'un de l'autre contens,
Lorsque, dans cet Esprit soupçonneux à la rage,
Ma présence équivoque a ramené l'orage;
Mais le calme ne tient qu'à l'éclaircissement
Qui coulera ton maître à fond dans le moment.

M O N D O R.

Je réponds de la barque, en dépit de Neptune.
Songe donc qu'elle porte un Poëte et sa fortune.
Telle gloire le peut couronner aujourd'hui,
Qui mettroit père et fille à genoux devant lui.
De ce coup décisif l'instant fatal approche.
L'Amour m'arrache un tems que l'honneur me
reproche.

Adieu. Que devant nous tout s'abaisse en ce jour;
Et que tous nos rivaux tremblent à mon retour!

SCÈNE II.

L I S E T T E.

TELLE gloire le peut couronner.. J'ai beau dire,
Dorante pourroit bien avoir ici du pire.
Faisons la guerre à l'œil ; et mettons nous au fait
De ce coup qui doit faire un si terrible effet.

SCÈNE III.

FRANCALEU, DAMIS, LISETTE.

F R A N C A L E U ,

A Lisette, qu'il ne voit que par derrière.

LUCILE, redoublez de fierté pour Dorante.
Vous n'êtes pas encore assez indifférente.
Vous souffrez qu'il vous parle et je défends cela
Tout net ! entendez-vous, ma fille ?

L I S E T T E.

Se tournant et faisant la révérence.

Oui, mon père.

F R A N C A L E U .

Ah!

C'est toi, Lisette ?

L I S E T T E.

Eh bien ! c'est moi, je tiens parole.
Lui ressemblé-je assez ? Jouerai-je bien son rôle ?
L'œil du père s'y trompe ; et je conclus d'ici
Que bien d'autres , tantôt , s'y tromperont aussi.

FRANCALEU , à *Damis*.

Admirez , en effet , comme elle lui ressemble !

L I S E T T E.

Quand commencera-t-on ?

FRANCALEU.

Tout-à-l'heure : on s'assemble.
Cependant , va chercher ta maîtresse , et l'in-
truis

Des dispositions où tu vois que je suis.
Si j'eus une raison , maintenant j'en ai trente
Qui doivent à jamais disgracier Dorante.

SCÈNE IV.

FRANCALEU , DAMIS.

FRANCALEU.

LA coquine le sert indubitablement,
Et m'en a, sur son compte, imposé doublement.
Sur quoi donc, s'il vous plaît, vous a-t-il fait
querelle ?

D A M I S.

Sur un mal entendu, pour une bagatelle.

F R A N C A L E U.

Ce procédé l'exclud du rang de vos amis !

D A M I S

Quelque ressentiment pourroit m'être permis ;
Mais je suis sans rancune ; et ce qui se prépare
Va me venger assez de cet esprit bizarre.

F R A N C A L E U.

Ce que j'apprends encor, lui fait bien moins
d'honneur.

D A M I S.

Quoi donc ?

F R A N C A L E U.

Qu'il est le fils d'un maudit Chicaneur,
Qui, n'écoutant prière, avis, ni remontrance,
Depuis dix ou douze ans, me plaide à toute
outrance.

Des sottises d'un père, un fils n'est pas garant ;
Mais le tort que me fait ce Plaideur, est si grand,
Que je puis, à bon droit, hair jusqu'à sa race.
Ce procès me ruine en sottte pàperasse ;
Et sans le tems, les pas, et les soins qu'il y faut,
J'aurois été Poëte onze ou douze ans plutôt.
Sont-ce là, dites-moi, des pertes réparables ?

D A M I S.

Le dommage est vraiment des plus considérables.
Il faut que le Public intervienne au Procès,

Et conclue, avec vous à de gros intérêts.
Et Dorante n'a-t-il contre lui que son père?

FRANCALEU.

Pardonnez-moi, Monsieur, il a son caractère.
Je lui croyois du goût, de l'esprit, du bon-sens;
Ce n'est qu'un étourdi. Cela tourne à tous vents.
Cervelle évaporée, esprit jeune et frivole,
Que vous croyez tenir au moment qu'il s'envole;
Qui me choque, en un mot, et qui me choque
au point,
Que chez moi, sans ma Pièce, il ne resteroit
point.

Mais il le faut avoir, si je veux qu'on la joue;
Et voilà trop de fois que mon Spectacle échoue.
A propos; ce Bon-homme avec qui vous jouez,
Plait-il? Que vous ensemble. Excellent! Avouez.

DAMIS.

Admirable!

FRANCALEU.

A-t-il l'air d'un père qui querelle?
Heim! comme sa surprise a paru naturelle!

DAMIS.

Attendez à juger de ce qu'il peut valoir,
Que vous en ayiez vu ce que je viens d'en voir.
Il est original en ces sortes de rôle.

FRANCALEU.

Pour un mois, avec nous, il faut que je l'earôle.

D A M I S.

De l'humeur dont il est, j'admire seulement
Qu'il daigne se prêter à nous pour un moment.

F R A N C A L E U.

C'est que je l'ai flatté du succès d'une affaire.
Tirons - en donc parti, tandis qu'à nous com-
plaire,
Et qu'à nous ménager il a quelque intérêt.

D A M I S.

La troupe ne sauroit faire un meilleur acquêt.

F R A N C A L E U.

Si vous le souhaitez, c'est un affaire faite.

D A M I S.

Personne plus que moi, Monsieur, ne le souhaite.

F R A N C A L E U.

Et personne, Monsieur, n'y peut mieux réussir.

D A M I S.

Que moi ?

F R A N C A L E U.

Que vous.

D A M I S.

Par où ! Daignez m'en éclaircir.

F R A N C A L E U.

Vous pouvez, à la Cour, lui rendre un bon
office.

D A M I S.

Plût au Ciel ! il n'est rien que pour lui je ne fisse.

FRANCALEU.

Vous êtes bien venu des Ministres ?

DAMIS.

Un Fat

Avoueroit que la Cour fait de lui quelque état ;
 Et , passant du mensonge à la sottise extrême,
 En le faisant accroire , il le croiroit lui-même.
 Mais je n'aime à tromper ni les autres ni moi.
 Un Poëte , à la Cour , est de bien mince aloi.
 Des superfluités il est la plus futile :
 On court au nécessaire ; on y songe à l'utile :
 Ou si , vers l'agréable ou penche quelquefois ,
 Nous sommes éclipsés par le moindre minois ;
 Et là , comme autre part , les sens entraînant

l'homme ,

Minerve est éconduite , et Vénus a la pomme.
 Ainsi , je n'oserois vous promettre pour lui ,
 Sur un crédit si frêle , un bien solide appui.

FRANCALEU.

Ma parole , en ce cas , sera bien mal gardée :
 Car je comptois sur vous , quand je l'ai hasardée.

DAMIS.

Et de quois'agit-il encor ? Voyons un peu.

FRANCALEU.

Il veut faire enfermer un fripon de Neveu ,
 Un libertin qui s'est attiré sa disgrâce ,
 Et ne faisant rien moins que ce qu'on veut qu'il
 fasse.

114 *La Métromanie,*

D A M I S, *vivement.*

Oh, je le servirai, si ce n'est que cela ;
Et mon peu de crédit ira bien jusques-là.

F R A N C A L E U, *voulant rentrer.*

Non, non, laissez ! Parbleu, j'admire ma sottise !

D A M I S, *l'arrêtant.*

Quoi donc ?

F R A N C A L E U.

J'en vais charger quelqu'un dont je m'avise.

D A M I S.

Ah ! gardez-vous-en bien, s'il vous plaît !

F R A N C A L E U.

Et pourquoi ?

D A M I S.

Quand je vous dis qu'on peut s'en reposer sur moi !

F R A N C A L E U.

C'est qu'avec celui-ci l'affaire ira plus vite.

D A M I S.

Je serois très-fâché qu'il en eût le mérite.

F R A N C A L E U.

Songez donc que ce soir il aura mon billet :
Et que j'aurai demain la lettre de cachet.

D A M I S.

Mon Dieu, laissez-moi faire ! Ayez cette indulgence.

FRANCALEU.

Mais vous ne ferez pas la même diligence ?

DAMIS.

Plus grande encore.

FRANCALEU.

Oh non !

DAMIS.

Que direz-vous pourtant,

Si votre homme ce soir, ce soir même est content ?

FRANCALEU.

Ce soir ! Ah, sur ce pied je n'ai plus rien à dire.

Mais comment ce tems-là pourra-t-il vous suffire ?

DAMIS.

Je ne vous promets rien par-delà mon pouvoir.

FRANCALEU.

Vous promettez pourtant beaucoup.

DAMIS.

Vous allez voir.

Mais, Monsieur, on diroit, à cette ardeur extrême,

Qu'à ce pauvre Neveu vous en voulez vous-même.

FRANCALEU.

Sans doute : et j'ai raison. L'oncle me fait pitié.

Et tout mauvais sujet mérite inimitié.

Tenez, j'ai toujours eu l'amour de l'ordre en tête.

Vous menez, par exemple, un train de vie honnête,

Vous ; cela fait plaisir, mais n'étonnera pas :
Car vous me fréquentez, et vous suivez mes pas.
Des travers du jeune homme un Fou sera la cause.

Aussi l'ordre du Roi, pour le bien de la chose,
Devroit faire enfermer, avec le Libertin,
Tel chez qui l'on saura qu'il est soir et matin.
Vous riez ; mais je parle en Père de famille.

SCÈNE V.

FRANCALEU, DAMIS, LISETTE.

FRANCALEU.

QUE viens-tu m'annoncer ?

LISETTE.

Que je me déshabille.

FRANCALEU.

Quoi ! la pièce . . .

LISETTE.

Est au croc une seconde fois.

FRANCALEU.

Faute d'Acteurs ?

LISETTE.

Tantôt il n'en manquoit que trois ;
Mais,

Mais, ma foi, maintenant c'est bien une autre
histoire.

FRANCALEU.

Quoi donc ?

L I S E T T E.

Vous n'avez plus d'Acteurs ni d'Auditoire.

FRANCALEU.

Que dis-tu ?

L I S E T T E.

Tout défile et vole vers Paris.

FRANCALEU.

Désertion totale !

L I S E T T E.

Oui, pour avoir appris

Que ce soir on y joue une pièce nouvelle
Dont le titre les pique et les met en cervelle.

FRANCALEU.

Ah ! j'en suis !

L I S E T T E.

L'heure presse ; et tous ont décampé,

Comptant se retrouver ici pour le souper.

D A M I S.

Quelle rage. A quoi bon cette brusque sortie ?
Comme s'ils n'eussent pu remettre la partie.

FRANCALEU.

Non. Le sort d'une pièce est-il en notre main ?
Nous en voyons mourir du soir au lendemain.

Tome II.

L

118 *La Métromanie,*

Celle-ci peut n'avoir qu'une heure ou deux à vivre.

Si nous la voulons voir, songeons donc à les suivre.

Venez.

D A M I S.

J'augure mieux de la pièce que vous.

D'ailleurs ce qui se vient de conclure entre nous,
De soins très-sérieux remplira ma soirée.

F R A N C A L E U.

Adieu donc: Demeurez, Monsieur de l'Empirée;
Votre refus fait place à Monsieur Baliveau,
Qui, dans l'art du théâtre étant encor nouveau,
Ne sera pas fâché qu'on le mène à l'école.

Qui plus est, son neveu l'occupe et le désole;
Et la pièce nouvelle est un amusement
Qui pourra le lui faire oublier un moment.

D A M I S, à part.

Oui-dà, c'est bien s'y prendre.

SCÈNE VI.

DAMIS, LISETTE.

LISETTE, à part.

UN peu de hardiesse !
Cet homme-ci, je crois, est l'Auteur de la pièce!
Faisons qu'il se trahisse. Il en est un moyen.

(Haut.)

Vous risquez, en tardant, de ne trouver plus rien.

Monsieur raisonnoit juste, et votre attente est vaine :

Car la pièce est mauvaise, et sa chute est certaine.

DAMIS.

Certaine ?

LISETTE.

Oui ; cet arrêt dût-il vous chagriner.

DAMIS.

Mademoiselle a donc le don de deviner ?

LISETTE.

Non ; mais c'est ce que mande un connoisseur en titre,

Dont le goût n'a jamais erré sur ce chapitre.

120 *La Métromanie,*

D A M I S.

Et ce grand connoisseur dont le goût est si fin..

L I S E T T E.

Ne croit pas que la pièce aille jusqu'à la fin.

D A M I S.

Je voudrois bien savoir, sur quelle conjecture ?

L I S E T T E.

Sur ce qu'hier chez lui, l'Auteur en fit lecture.

D A M I S.

Chez lui ! L'Auteur ! Hier !

L I S E T T E.

Oui. Qu'a donc ce discours ?

D A M I S.

Je ne suis pas sorti d'ici depuis huit jours !

L I S E T T E, *à part.*

Je le tiens.

D A M I S.

C'est Alcippe ! Oh ! c'est lui, je le gage.
Nouvelliste effronté, suffisant Personnage,
Qui raisonne au hasard, de nous et de nos vers,
Et pour, ou contre nous, prévient tout l'univers.
Cela fait ses Foyers, sa Ville, ses provinces,
Ses intrigues de Cour, son Cabinet des Princes ;
Pèse ou règle à son gré les plus grands intérêts,
Et croit ses visions d'immuables arrêts.
Présent, passé, futur, tout est de sa portée.
Le Livre des Destins s'emplit sous sa dictée.

Rien ne doit arriver que ce qu'il a prédit :
Et l'événement seul toujours le contredit.

(*A Lisette.*)

Et n'a-t-il pas poussé l'impertinence extrême
Jusqu'à nommer l'Auteur ?

L I S E T T E .

Non , Monsieur ; c'est vous même
Qui venez de tout dire et de vous déceler.
Alcippe , en tout ceci n'a rien à démêler.
Moi seule je mentois ; et je m'en remercie ,
Vu le plaisir que j'ai de me voir éclaircie.

(*Elle veut sortir.*)

D A M I S , *la retenant.*

Lisette !

L I S E T T E .

Hé bien ?

D A M I S .

De grâce !... Étourdi que je suis !

L I S E T T E .

Que voulez-vous de moi ?

D A M I S .

Du secret.

L I S E T T E .

Je ne puis.

D A M I S .

Quelques jours seulement !

L I S E T T E .

Cela n'est pas possible.

D A M I S.

Hé! ne me faites pas ce déplaisir sensible!
Laissez-moi recevoir un encens qui soit pur,
En cas de réussite, ainsi que j'en suis sûr.

L I S E T T E.

J'imagine un marché dont l'espèce est plaisante.
D'un secret tout entier la charge est trop pesante.

Partageons celui-ci par la belle moitié.
Tenez, si vous tombez, je parle sans pitié.
Si vous réussissez, je consens de me taire.
Voilà, pour vous servir, tout ce que je puis faire.

D A M I S.

Et je n'en veux pas plus: car je réussirai.

L I S E T T E.

Oh bien, en ce cas-là, Monsieur, je me taira.
(*Dorantc, du fond du Théâtre, les voit et les écoute.*)

D A M I S, *baisant les mains de Lisette.*
Avec cette promesse où mon espoir se fonde,
Je vous laisse, et m'en vais le plus content du monde.

SCÈNE VII.

DORANTE, LISETTE.

LISETTE, *bas*, appercevant Dorante, et
lui tournant brusquement le dos.

LE jaloux nous surprend ; le voilà furieux :
Car je passe, à coup sûr, pour Lucile à ses yeux.
DORANTE, *se tenant à trois pas derrière elle.*
Avec cette promesse où mon espoir se fonde ,
Je vous laisse, et m'en vais le plus content du
monde.

Madame, on n'aura pas de peine à concevoir
Quelle étoit la promesse, et quel est cet espoir ;
Mais, ce que l'on auroit de la peine à compren-
dre ,
C'est que cette promesse est si douce et si ten-
dre ,
Reçue à la même heure, et presque au même
lieu ,
Mot-à-mot dans ma bouche ait mis le même
adieu.

Il faut vous en faire un de plus longue durée ,
Et dont vous vous teniez un peu moins honorée.
Adieu, Madame ; adieu ! ne vous flattez jamais

124 *La Métromanie,*

Que je vous aie aimée autant que je vous hais !

Il fait quelques pas pour s'en aller.

L I S E T T E , *bas.*

Donnons-nous à notre aise ici la comédie :

Car il va revenir.

Elle s'assied à l'un des coins du Théâtre, en face du Parterre, et lève l'éventail du côté par où Dorante peut l'aborder.

D O R A N T E , *croyant voir dans cette attitude l'embarras d'une personne confondue, et sans avancer.*

Monstre de perfidie.

Pouvoir ainsi passer, d'abord et sans égard,
Des mains de la nature à ce comble de l'art !
M'avoir peint ce rival comme le moins à craindre !
M'avoir persuadé, presque au point de me plaindre !

Qu'avez-vous prétendu par cette trahison ?
Pourquoi, d'un vain espoir y mêlant le poison,
Me venir étaler d'obligeantes alarmes ?
Me dire en paroissant prête à verser des larmes :
Dorante ! ou je fléchis mon Père, ou de mes jours,
A l'asyle où j'étois, je consacre le cours !
Quels étoient vos desseins ? Répondez - moi,
cruelle !

Ne les dois-je imputer qu'à l'orgueil d'une Belle,
Qui, jalouse des droits d'un éclat peu commun,

Veut gagner tous les cœurs, et ne pas en perdre
un ?

Ce reproche fût-il le seul que j'eusse à faire !

Mais, hélas ! malgré moi la vérité m'éclaire.

Ce Rival, dès long-tems, est le Rival aimé.

C'est pour lui que j'ai vu votre front alarmé ;

Et quand vous me disiez que j'en étois la cause,

Quand vous me promettiez bien plus que l'amour
n'ose,

C'est que de votre Amant vous protégez les
jours,

Et vouliez ralentir la vengeance où je cours.

Oui, j'y vole ; on ne l'a tantôt que différée,

Et ma rage, à vos yeux, l'auroit déjà tirée ;

J'attaquois devant vous le Traître en arrivant,

Si je n'eusse voulu jouir auparavant

De la confusion qui vous ferme la bouche !

Que ma plainte à présent vous révolte ou vous
touche ;

Repentez-vous, ou non, de m'avoir outragé.

Vous ne me verrez plus que mort ou que vengé ?

L I S E T T E, *effrayée.*

Dorante !

D O R A N T E.

Je m'arrête au cri de l'Infidelle !

Elle tremble, il est vrai : mais pour qui tremble-
t-elle ?

126 *La Métromanie,*

N'importe: je l'adore; écoutons-là. Parlez.

(*Se rapprochant.*)

Je veux encor, je veux tout ce que vous voulez.

Rejetons le passé sur l'inexpérience:

Et redemandez-moi toute ma confiance.

Un regard, un seul mot n'a qu'à vous échapper.

Mon cœur vous aidera lui-même à me tromper.

Ah! Lucilé! Ai-je pu si-tôt perdre le vôtre?

Vous me haïssez!

L I S E T T E, *tendrement.*

Non.

D O R A N T E.

Vous en aimez un autre!

L I S E T T E.

Eh non!

D O R A N T E.

Vous m'aimez donc?

L I S E T T E.

Oui.

D O R A N T E.

M'y fierai-je?

L I S E T T E.

Hélas!

D O R A N T E.

Eh bien, je n'en veux plus douter! Ne sais-je pas

Quel'infidélité, sur-tout dans la jeunesse,

Souvent est moins un crime au fond qu'une foï-

biesse,

Qui peut servir ensuite à vous en détourner,
Lorsque la nôtre va jusqu'à vous pardonner.

(*Il s'approche enfin d'elle tout transporté.*)

Je vous pardonne donc, et même vous excuse.

Lisette est contre moi; Lisette vous abuse;

Ce sont ici des coups qu'elle seule a conduits;

C'est elle qui me met dans l'état où je suis.

LISETTE, *sans mettre bas encore l'éventail.*

Il est vrai.

DORANTE.

(*Se jetant à ses genoux, et lui prenant la main.*)

C'est assez! mon ame satisfaite....

SCÈNE VIII.

LUCILE, DORANTE, LISETTE.

LUCILE, *haut, du fond du Théâtre.*

VEILLÉ-JE ou non? Dorante aux genoux de
Lisette!

LISETTE, *baissant enfin l'éventail et se levant.*

Lui-même! et qui me fait fort joliment sa cour.

(*A Dorante.*)

On vous prend sur le fait, Monsieur, à votre
tour;

Songez à bien jouer le rôle que je quitte:

Car vous nous voyez deux que votre faute irrite.

Enfin concevez, - vous combien vous vous trompiez ?

D O R A N T E.

Je croyois en effet, Madame, être à vos pieds.
Son habit m'a fait faire une lourde bévue.

L I S E T T E.

Madame, vous plaît-il que je vous restitue
Les fleurettes qu'avant d'embrasser mes genoux,
Monsieur me débitoit, croyant parler à vous ?
N'en déplaise à l'amour si doux dans ses peintures,

Je vous restituerois un beau torrent d'injures.

D O R A N T E.

Eh ! quel autre, à ma place, eût pu se contenir ?

L I S E T T E.

Je vous devois cela, Monsieur, pour vous punir.

L U C I L E.

Eh quoi ! Dorante, après mille et mille assurances,
Qui, tout-à-l'heure encor, passaient vos espérances,

Le reproche et l'injure aigrissoient vos discours ;
Et sur le ton plaintif on vous trouve toujours ?

D O R A N T E.

Avant que, sur ce ton, vous le preniez vous-même,

Vous qui savez, Madame, à quel point je vous aime,

Souffrez

Souffrez qu'on vous instruisse ; après quoi décidez
Si mes soupçons jaloux n'étoient pas bien fondés.
Je surprends mon Rival....

LUCILE.

Oui, j'ai tort de me plaindre !
En effet, ma foiblesse autorise à tout craindre :
Et l'aveu que j'ai fait, trop naïf et trop prompt,
De votre défiance a mérité l'affront.
Mais vous trouverez bon qu'en me faisant justice,
Cette justice même aussi nous désunisse,
Et rompe, entre nous deux, un nœud mal assorti
Dont jamais on ne s'est assez tôt repenti.

DORANTE.

Entendons-nous, de grâce ! encore un coup,
Madame,
Bien loin qu'en tout ceci je mérite aucun blâme ;
Croyez, si j'eusse pu ne me pas alarmer,
Que je ne serois pas digne de vous aimer.
Devois-je voir en paix. . . .

LUCILE.

Depuis quand, je vous prie,
N'est-on digne d'aimer, qu'autant qu'on se défie ?
Ainsi l'amour jamais doit n'être satisfait ?
Et le plus soupçonneux est donc le plus parfait ?
Vos vers m'en avoient fait toute une autre peinture.

Juste sujet pour moi, de crainte et de rupture !

Tome II.

M

130 *La Métromanie,*

J'aime trop mon repos, pour le perdre à ce prix;
Et ne jugerai plus des gens par leurs écrits.

D O R A N T E.

Mais ayez la bonté...

L U C I L E.

Ma bonté m'a trahie!

Vous feriez, je le vois, le malheur de ma vie.
Je ne recueillerois de mes soins les plus doux,
Que l'éclat scandaleux des fureurs d'un jaloux.
Que n'ai-je conservé, prévoyante et soumise,
L'insensibilité que je m'étois promise!
Lisette, je t'ai crue; et toi seule tu m'as...

L I S E T T E, à *Dorante*, voyant pleurer *Lucile*.
N'avez-vous point de honte?

D O R A N T E.

Eh! ne m'accable pas!

Tu sais mon innocence. Appaisez vos alarmes,
Lucile! retenez ces précieuses larmes!
C'est mon injuste amour qui les a fait couler;
C'est lui qui toutefois pour moi doit vous parler.
L'Amour est défiant, quand l'Amour est extrême.

L U C I L E.

S'il se faut quelquefois défier quand on aime,
C'est de tout ce qui peut, dans le cœur alarmé,
Soulever des soupçons contre l'objet aimé.
Je tiens, vous le savez, cette sage maxime,
De ces vers qui vous ont mérité mon estime;
De votre propre Idylle, ouvrage séducteur,

Où votre esprit se montre, et non pas votre
cœur.

D O R A N T E.

Ni l'un, ni l'autre. Il faut qu'enfin je le confesse,
Madame, et que je cède au remords qui me
presse.

Du moins, vous concevrez, après un tel aveu,
Pourquoi tout mon bonheur me rassuroit si peu.
C'est que je n'en jouis qu'à titre illégitime;
C'est que tous ces Écrits, source de votre
estime,

Vous venoient par mes soins, mais ne sont pas
de moi.

L U C I L E.

Ils ne sont pas de vous!

D O R A N T E.

Non.

L I S E T T E.

Le sot homme!

L U C I L E.

Quoi?....

D O R A N T E.

Laisant lire, il est vrai, dans le fond de mon
ame,

J'inspirois le Poëte, en lui peignant ma flamme.

Que son Art, à mon gré, s'y prenoit foiblement!

Et que le bel esprit est loin du sentiment!

Mais cet Art vous amuse; il a fallu vous plaire,

132 *La Métromanie,*

Laisser dire des riens , sentir mieux et se taire.
N'est-ce donc qu'à l'esprit que votre cœur est dû?
Et ma sincérité m'auroit-elle perdu ?

LUCILE.

Votre sincérité mérite qu'on vous aime,
Dorante ; aussi pour vous suis-je toujours la
même.

Tel est enfin l'effet de ces vers que j'ai lus :
J'étois indifférente , et je ne le suis plus ;
Et je sens que , sans vous , je le serois encore.

DORANTE.

Vous ne vous plaindrez plus d'un cœur qui vous
adore ,

Où vous établissez la paix et le bonheur,
Et qui commence enfin d'en goûter la douceur.

LISETTE, à Dorante.

Trève de beaux discours ! il est tems que j'y
pense.

De par Monsieur , exprèsse et nouvelle défense
De souffrir que jamais vous osiez nous parler.

DORANTE.

Il aura su mon nom !

LUCILE.

Ah ! tu me fais trembler !

LISETTE.

Et même ici quelqu'un peut-être nous épie.
Séparez-vous : rentrez , Madame , je vous prie.
Nous allons concerter un projet important.

D O R A N T E.

Rassurez-moi d'un mot encore, en me quittant;
Ou déjà mon espoir est tout prêt à s'éteindre.

L U C I L E.

De vos rivaux du moins vous n'avez rien à
craindre.

Mon père pourra bien, en ce commun danger,
Désapprouver mon choix, mais jamais le changer.

S C È N E I X.

D O R A N T E, L I S E T T E.

D O R A N T E.

QUELQU'UN m'a desservi près de lui, je parie.

L I S E T T E.

Eh ! ne vous en prenez qu'à votre étourderie,
Et qu'au brusque mépris dont vous avez heurté
La rage qu'il avoit, tantôt, d'être écouté.

D O R A N T E.

Oui, j'ai tort, je l'avoue, à présent il peut lire;
Je l'écoute : ou plutôt, sans cela, je l'admire ;
Et m'offre, en trouvant beau tout ce qui lui
plaira,

De me couper la gorge avec qui le niera.

L I S E T T E.

Ce n'est pas maintenant votre plus grande affaire.

154 *La Métromanie,*

Songez à profiter d'un avis salutaire.
Pourriez-vous nous trouver de ces Perturbateurs
Du repos du Parterre et des payvres Auteurs,
Contre les nouveautés signalant leurs promesses,
Et se faisant un jeu de la chute des Pièces ?

D O R A N T E.

Que diable en veux-tu faire ? Oui ; pour un,
j'en sais trois.

L I S E T T E.

Courez les ameuter, pour aller aux François,
Sur ce qui se jouera faire éclater l'orage.
La Pièce est de l'Auteur qui vous fait tant d'om-
brage.

Le Père de Lucile y vient d'aller...

D O R A N T E.

Tu veux...

L I S E T T E.

Ah ! j'en serois d'avis : faites le scrupuleux.
Damis ne l'est pas tant, lui : car, à votre Père,
Il a de votre amour écrit tout le mystère ;
Ce n'aura pas été pour vous servir, je croi.
Et vous le voudriez ménager ? Et sur quoi ?
Les plaisans intérêts pour balancer les vôtres !
Une Pièce tombée, il en renaît mille autres.
Mais Lucile perdue, où sera votre espoir ?
Monsieur de Francaleu, vous dis-je, va la voir.
Il n'a déjà que trop ce bel Auteur en tête.
S'il le voit triompher, c'est fait ; rien ne l'arrête :

Il lui donne sa fille, et croiroit aujourd'hui
S'allier à la gloire, en s'alliant à lui.

D O R A N T E.

Ah! tu me fais frémir, et des transes pareilles
Me livrent en aveugle, à ce que tu conseilles!

S C È N E X.

L I S E T T E, *seule.*

A H, ah! Monsieur l'Auteur, avec votre air
humain,

Vous endormez les gens; vous écrivez sous
main;

Vous avez du manége; et votre esprit superbe
Croit, déjà sous le pied, nous avoir coupé
l'herbe!

Un bon coup de sifflet va vous être lâché;
Et vous saurez alors quel est notre marché.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

DAMIS, *seul.*

JE ne me connois plus, aux transports qui
m'agitent.

En tous lieux, sans dessein, mes pas se précipi-
tent.

Le noir pressentiment, le repentir, l'effroi,
Les présages fâcheux volent autour de moi.

Je ne suis plus le même enfin, depuis deux heures.

Ma Pièce, auparavant, me sembloit des meil-
leures :

Maintenant je n'y vois que d'horribles défauts ;

Du foible, du clinquant, de l'obscur et du faux.

De-là, plus d'une image annonçant l'infamie !

La critique éveillée, une loge endormie,

Le reste, de fatigue et d'ennui harassé,

Le Souffleur étourdi, l'Acteur embarrassé,

Le Théâtre distrait, le parterre en balance,

Tantôt bruyant, tantôt dans un profond silence ;

Mille autres visions, qui, toutes dans mon cœur,

Font naître également le trouble et la terreur.

(Regardant à sa montre).

Voici l'heure fatale, où l'arrêt se prononce !
Je sèche. Je me meurs. Quel métier ! J'y renonce.

Quelque flatteur que soit l'honneur que je poursuis,

Est-ce un équivalent à l'angoisse où je suis ?

Il n'est force, courage, ardeur qui n'y succombe.

Car enfin c'en est fait ; je péris, si je tombe.

Où me cacher ? Où fuir ? Et par où désarmer
L'honnête Oncle qui vient pour me faire enfermer ?

Quelle Égide opposer aux traits de la Satire ?

Comment paroître aux yeux de celle à qui
j'aspire ?

De quel front, à quel titre, oserois-je m'offrir,
Moi, misérable Auteur qu'on viendrait de flétrir ?

(Après quelques momens de silence et d'agitation.)

Mais mon incertitude est mon plus grand supplice.

Je supporterai tout, pourvu qu'elle finisse.

Chaque instant qui s'écoule, empoisonnant son cours,

Abrège, au moins d'un an, le nombre de mes jours.

SCÈNE I I.

FRANCALEU, BALIVEAU, DAMIS.

FRANCALEU, à *Damis*.

EH bien ! une autre fois , malgré mes conjectures ,

Vous fieriez-vous encore à vos heureux augures, Monsieur ? J'avois donc tort tantôt de vous prêcher

Que lorsqu'on veut tout voir , il faut se dépêcher ?

Voilà pourtant , voilà la nouveauté... flambée !

D A M I S.

*(A part.)**(Haut.)*

Et mon sort décidé ! je respire. Tombée ?

FRANCALEU.

Tout-à-plat.

D A M I S.

Tout-à-plat !

B A L I V E A U.

Oh ! tout-à plat.

D A M I S, *froidement*.

Tant-pis.

(A part.)

C'est qu'ils auront joué , comme des étourdis....

BALIVEAU.

Sifflée, et resifflée!

DAMIS.

Et le méritoit-elle ?

BALIVEAU.

Il ne faut pas douter que l'Auteur n'en appelle.
Le plus impertinent n'a jamais dit : j'ai tort.

FRANCALEU.

Celui-ci pourroit bien n'en pas tomber d'accord,
Sans être, pour cela, taxé de suffisance :
Car jamais le Public n'eut moins de complaisance.
Comment veut-il juger d'une pièce en effet,
Au tintamare affreux qu'au Parterre on a fait ?
Ah ! nous avons bien vu des fureurs de cabale ;
Mais jamais il n'en fut, ni n'en sera d'égale.
La Pièce étoit vendue aux sifflets aguerris
De tous les Étourneaux des Cafés de Paris.
Il en est venu fondre un essaim des nuées !
Le carillon des toux, des nez, des paix-là; paix.
J'ai trouvé . . .

BALIVEAU

Ma foi, moi, j'ai trouvé tout mauvais.

FRANCALEU.

On en peut mieux juger, puisque l'on s'en es-
crime.

Morbleu, je le maintiens; j'ai trouvé.. telle rime
(*A Damis qui l'écoutoit avidement, et qui ne
l'écoute plus.*)

Oui telle rime est digne elle seule, à mon gré,
De relever l'Auteur que l'on a dénigré.

BALIVEAU.

Tout ce que peut de mieux l'Auteur, avec sa
rime,

Ce sera, s'il m'en croit, de garder l'anonyme ;
Et de n'exercer plus un talent suborneur,
Dont les productions lui font si peu d'honneur.

DAMIS.

C'est, s'il eût réussi, qu'il pourroit vous en
croire,

Et demeurer oisif au sein de la victoire,
De peur qu'une démarche à de nouveaux lauriers
Ne portât quelque atteinte à l'éclat des premiers ;
Mais contre ses rivaux, et leur noire malice,
Le parti qui lui reste, est de rentrer en lice,
Sans que jamais il songe à la désespérer,
Qu'il ne les force même à venir l'admirer.
Le Nocher, dans son art, s'instruit pendant l'o-
rage.

Il n'y devient expert, qu'après plus d'un nau-
frage.

Notre sort est pareil, dans le métier des vers :
Et, pour y triompher, il y faut des revers.

FRANCAEU.

C'est parler en Héros, en grand Homme, en
Poète !

(A

(A Baliveau.)

Vous êtes stupéfait ? Moi non. Je le répète.
Vivent les grands esprits, pour former les grands
cœurs !

Mais cela n'appartient qu'à nous autres Auteurs.

(A Damis.)

N'est-ce pas mon Confrère ?

SCÈNE III.

BALIVEAU, FRANCALEU, DAMIS,
MONDOR.

DAMIS, à Mondor qui le veut tirer à part.

EH bien ?

MONDOR, bas et sanglottant.

Je vous annonce...

DAMIS.

Je sai, je sai. Ma lettre ?

MONDOR.

En voilà la réponse.

DAMIS.

Laissez-nous, je te suis. Messieurs, permettez-
moi

D'aller décacheter à l'écart ; après quoi,

Tome II.

N

Je compte vous rejoindre; et laissant vers et
 prose,
 Nous nous entretiendrons, s'il vous plaît, d'au-
 tre chose.

SCÈNE IV.

BALIVEAU, FRANCALEU.

BALIVEAU.

OUI: changeons de propos, et laissons tout
 cela.

FRANCALEU.

Si vous saviez combien j'aime ce garçon-là,....

BALIVEAU.

C'est qu'à ce que je vois, sa marote est la vôtre.

FRANCALEU.

C'est que cela jamais n'a rien dit comme un
 autre.

BALIVEAU.

Belle prérogative!

FRANCALEU.

Une Lice! Un Nocher!

Comme nous n'allons droit qu'à force de broncher!
 Plait-il? vous l'entendiez?

BALIVEAU.

Moi? non; j'avois en tête,

La lette de cachet qui, dites-vous, est prête.

FRANCALEU.

Ce jeune-homme n'est pas du commun des humains.

Peste, les grands Seigneurs se l'arrachent des mains.

BALIVEAU.

J'enrage ! revenons, de grâce, à la promesse
Dont vous m'avez, tantôt, flatté pendant la Pièce.

FRANCALEU.

Vous parlez d'une Pièce ? Ah ! s'il en fait jamais,
Ce sera de l'exquis ; c'est moi qui le promets :
Et je défierai bien la Cabale d'y mordre.

BALIVEAU, s'emportant.

Parlez ! aurai-je enfin, n'aurai-je pas mon ordre ?

FRANCALEU.

Eh, tranquillisez vous ! soyez sûr de l'avoir.
Oui ; vous serez content, ce soir même ; ce soir !
C'est le terme qu'il prend. Votre affaire est certaine ;

Et tenez, son retour va vous tirer de peine :
Car je gagerois bien que tout en badinant,
L'ordre est dans le paquet qu'il ouvre maintenant.

BALIVEAU.

Qu'il ouvre maintenant ! qui ?

FRANCALEU.

Celui qui nous quitte.

144 *La Métromanie,*

BALIVEAU.

Plait-il ?

FRANCALEU.

Êtes-vous sourd ? Cet Homme de mérite.

BALIVEAU.

Monsieur de l'Empirée ?

FRANCALEU.

Et qui donc ?

BALIVEAU.

Quoi ? C'est lui ,

Dont le zèle , pour moi , sollicite aujourd'hui !

FRANCALEU

Lui-même. Il a trouvé que vous jouiez en maître ;

Et votre admirateur , autant que l'on doit l'être ,
Il veut vous enrôler pour un mois parmi nous.

Moi , le voyant d'humeur à tout faire pour vous ,
J'ai dû le mettre au fait de ce qui vous intrigue ,
Et des égaremens de votre Enfant prodigue.

Il a , sur cette affaire , obligeamment pris feu ,
Comme si c'eût été la sienne propre.

BALIVEAU.

Dieu.

FRANCALEU, *l'arrêtant.*

Comment donc ?

BALIVEAU.

Vous avez opéré des prodiges !

FRANCALEU.

Monsieur le Capitoul, vous avez des vertiges.

BALIVEAU.

Eh! c'est vous qui, plutôt que mon Neveu cent fois,

Mériteriez... Je suis le moins sensé des trois.
Serviteur!

FRANCALEU.

Mais encore! entre amis l'on s'explique.
Ne pourroit-on savoir quelle mouche vous pique?
Quoi! lorsque nous tenons.. ..

BALIVEAU.

Non, nous ne tenons rien,
Puisqu'il faut vous le dire, et cet homme de bien,
Au mérite de qui vous êtes si sensible,
Est le Pendard à qui j'en veux.

FRANCALEU.

Est-il possible ?

BALIVEAU.

Le voilà! maintenant, soyez émerveillé
Du Jeu de la surprise où j'ai tantôt brillé;
Si j'eusse vu le Diable, elle eût été moins grande.

FRANCALEU.

Je vous en offre autant. A présent, je demande
Où vous prenez le mal que vous m'en avez dit.
Un Garçon studieux, de probité, d'esprit,
Beau feu, judiciaire, en qui tout se rassemble!
Un Phœnix, un Trésor

BALIVEAU.

Un fou qui vous ressemble !

Allez , vous méritez cette apostrophe-là.
 De bonne-foi, sied-t-il, à l'âge où vous voilà ,
 Fait pour moriginer la Jeunesse étourdie ,
 Que, pour vous-même, au mal elle soit enhardie,
 Et que l'Écervelé qui me brave aujourd'hui ,
 Au lieu d'un Adversaire, en vous trouve un
 appui ?

Il versifiera donc ! le beau genre de vie !
 Ne se rendre fameux , qu'à force de folie !
 Être, pour ainsi dire, un homme hors des rangs ,
 Et le jouet titré des Petits et des Grands !
 Examinez les gens du métier qu'il embrasse.
 La paresse ou l'orgueil en ont produit la race.
 Devant quelques oisifs, elle peut triompher ;
 Mais , en bonne police, on devroit l'étouffer.
 Oui ! comment souffre-t-on leurs licences extrê-
 mes ?

Que font-ils pour l'état, pour les leurs, pour
 eux-mêmes ?

De la Société véritables Frêlons ,
 Chacun les y méprise, ou craint leurs aiguillons.
 Damis eût figuré dans un poste honorable ;
 Mais ce ne sera plus qu'un Gueux , qu'un Misé-
 rable,

A la perte duquel, en homme infatué ,
 Vous aurez eu l'honneur d'avoir contribué.

Félicitez-vous bien, l'œuvre est très-méritoire !

FRANCALEU.

Oncle indigne à jamais d'avoir part à la gloire
D'un Neveu qui déjà vous a trop honoré !
Savez-vous ce que c'est que tout ce long narré ?
Préjugé populaire, esprit de bourgeoisie,
De tout tems gendarmé contre la Poësie.
Mais apprenez de moi qu'un Ouvrage d'éclat,
Anoblit bien autant que le Capitoulat.
Apprenez....

BALIVEAU.

Apprenez de moi, qu'on ne voit guère
Les honneurs, en ce siècle, accueillir la misère ;
Et que la pauvreté, par qui tout s'avilit,
Fait pour dégrader, rarement anoblit.
Forgez-vous des plaisirs de toutes les espèces.
On fait comme on l'entend quand on a vos ri-
chesses ;
Mais lui, que voulez-vous qu'il devienne à la fin ?
Son partage assuré, c'est la soif et la faim.
Et d'un œil satisfait, on veut que je le voie ?
Soit ! à vos visions, je l'abandonne en proie.
Il peut se reposer de ses nobles destins,
Sur ceux, qui, dites-vous, se l'arrachent des
mains.

Qu'il périsse ! il est libre. Adieu !

FRANCALEU.

Je vous arrête ,

148 *La Métromanie,*

En véritable Ami dont la réplique est prête ;
Et vais vous faire voir avec précision ,
Que nous ne sommes par des gens à vision.
Si j'admire en Damis un don qui vous irrite ,
Votre chagrin me touche autant que son mérite ;
Afin donc que son sort ne vous alarme plus ,
Je lui donne ma fille , avec cent mille écus.

BALIVEAU.

Avec cent mille écus ?

FRANCALEU.

Eh bien ! est-il à plaindre ?

Car elle a de l'esprit , est belle , faite à peindre...
Holà ! quelqu'un ! ... Vous - même en jugerez
ainsi.

(*A un Valet.*)

Que l'on cherche Lucile ; et qu'elle vienne ici.

(*A part.*)

Aussi bien elle hésite ; et rien ne se décide.

(*A Baliveau.*)

Qu'est-ce ? Vous mollissez ? Votre front se dé-
ride ?

Vous paraissez ému ?

BALIVEAU.

Je le suis en effet.

Vous êtes un ami bien rare et bien parfait !

Un procédé si noble est-il imaginable ?

Ne me trouvez donc pas , au fond , si condam-
nable.

Nous perçons l'avenir ainsi que nous pouvons ,
Et sur le train des mœurs du siècle où nous
vivons.

Quand à faire des vers , un jeune esprits'adonne,
Même en applaudissant , je vois qu'on l'aban-
donne.

Damis, de ce côté, se porte avec chaleur ;
Et je ne lui pouvois pardonner son malheur ;
Mais , dès que d'un tel choix votre bonté l'ho-
nore. . .

S C È N E V.

BALIVEAU, FRANCALEU, DAMIS.

FRANCALEU, à *Damis*.

VENEZ, venez, Monsieur ! Une autrefois en-
core

Vous serez à la cour notre solliciteur.

Vous vous flattiez , ce soir, de contenter Mon-
sieur.

D A M I S, à *Baliveau*.

M'avez-vous trahi ?

B A L I V E A U.

Non. Qu'entre nous tout s'oublie ,
Damis. Voici quelqu'un qui nous réconcilie ;
Qui signale à tel point son amitié pour nous ,

150 *La Métromanie,*

Qu'il s'acquiert à jamais les droits que j'eus sur
vous.

Monsieur vous fait l'honneur de vous choisir
pour gendre.

(*Voyant Damis interdit.*)

Ainsi que moi, la chose a lieu de vous surprendre:
Car, de quelques talens dont vous fussiez pourvu,
Nous n'osions espérer ce bonheur imprévu.
Mais la joie auroit dû, suspendant sa puissance,
Avoir déjà fait place à la reconnaissance.
Tombez donc aux genoux de votre bienfaiteur.

D A M I S, *d'un air embarrassé.*
Mon Oncle...

B A L I V E A U.

Eh bien ?

D A M I S.

Je suis...

F R A N C A L E U.

Quoi ?

D A M I S.

L'humble adorateur

Des grâces, de l'esprit, des vertus de Lucile ;
Mais de tant de bontés l'excès m'est inutile.
Rien ne doit l'emporter sur la foi des sermens ;
Et j'ai pris, en un mot, d'autres engagements.

F R A N C A L E U.

Ha !

BALIVEAU, à *Francaeu*.

Le voilà cet homme au-dessus du vulgaire,
Dont vous vantiez l'esprit et la judiciaire,
Qui, tout-à-l'heure étoit un phénix, un trésor !
Eh bien, de ces beaux noms le nommez-vous
encor ?

Va ! Maudit soit l'instant où mon malheureux
Frère

M'embarassa d'un monstre en devenant ton père.

SCÈNE VI.

FRANCAEU, DAMIS.

FRANCAEU.

MONSIEUR, la Poésie a ses licences ; mais
Celle-ci passe un peu les bornes que j'y mets .
Et votre Oncle, entre nous , n'a pas tort de se
plaindre.

DAMIS.

Les inclinations ne sauroient se contraindre.
Je suis fâché de voir mon Oncle mécontent ;
Mais vous-même, à ma place, en auriez fait
autant.

Car je vous ai surpris, louant celle que j'aime,
A la louer en homme épris plus que moi-même,
Et dont le sentiment sur le mien reachérit.

FRANCALEU.

Comment ! La connoît-je ?

DAMIS.

Oui ; du moins son esprit.

Grâce à l'heureux talent dont l'orna la Nature ,
 Il est connu par-tout où se lit le Mercure.
 C'est-là que, sous les yeux de nos Lecteurs jaloux,
 L'Amour, entre elle et moi , forma des nœuds si
 doux.

FRANCALEU.

Quoi , ce seroit?... Quoi ? C'est... la muse ori-
 ginale ,
 Qui, de ces *impromptus* , tous les mois nous
 régale !

DAMIS.

Je ne m'en cache plus.

FRANCALEU.

Ce Bel-esprit sans pair.....

DAMIS.

Eh , oui !

FRANCALEU.

Mériadec... De Kersic... de Quimper..

DAMIS.

En Bretagne. Elle-même ! Il faut être équitable.
 Avouez maintenant ; rien est-il plus sortable ?

FRANCALEU, *éclatant de rire.*

Embrassez-moi !

DAMIS,

D A M I S.

De quoi riez-vous donc si haut?

F R A N C A L E U.

Du pauvre Oncle qui s'est effarouché trop tôt !
Mais nous l'appaiserons , rien n'est gâté.

D A M I S.

Sans doute.

Il sortira d'erreur , pour peu qu'il nous écoute.

F R A N C A L E U.

Oh! c'est vous qui , pour peu que vous nous
écoutiez ,

Laissezrez , s'il vous plaît , l'erreur où vous étiez.

D A M I S.

Quelle erreur ? Qu'insinue un pareil verbiage ?

F R A N C A L E U.

Que vous comptez en vain faire ce mariage.

D A M I S.

Ah ! vous aurez beau dire !

F R A N C A L E U.

Et vous , beau protester !

D A M I S.

Je l'ai mis dans ma tête.

F R A N C A L E U.

Il faudra l'en ôter.

D A M I S.

Parbleu non ?

F R A N C A L E U.

Parbleu si ! Parions.

154 *La Métromanie,*

D A M I S.

Bagatelle!

F R A N C A L E U.

La personne pourroit, par exemple, être telle....

D A M I S.

Telle qu'il vous plaira! suffit qu'elle ait un nom.

F R A N C A L E U.

Mais, laissez dire un mot; et vous verrez que non!

D A M I S.

Rien! Rien!

F R A N C A L E U.

Sans la chercher si loin...

D A M I S.

J'irois à Rome.

F R A N C A L E U.

Quoi faire?

D A M I S.

L'épouser. Je l'ai promis.

F R A N C A L E U.

Quel homme!

D A M I S.

Et, tout en vous quittant, j'y vais tout disposer.

F R A N C A L E U.

Oh! disposez-vous donc, Monsieur, à m'épouser!

A m'épouser, vous dis-je. Oui, moi! moi!
c'est moi-même,

Qui suis le bel objet de votre amour extrême.

D A M I S.

Vous ne plaisantez point ?

F R A N C A L E U.

Non ; mais , en vérité ,

J'ai bien , à vos dépens , jusqu'ici plaisanté ;

Quand , sous le masque heureux qui vous don-
noit le change ,

Je vous faisais chanter des vers à ma louange.
Voilà de vos arrêts, Messieurs les Gens de goût !
L'Ouvrage est peu de chose : et le seul nom fait
tout.

Oh ça laissons donc là ce burlesque hyménée.

Je vous remets la foi que vous m'aviez donnée .

Ne songeons désormais qu'à vous dédommager
De la faute où ce jeu vient de vous engager.

Je vous fais perdre un Oncle , et je dois vous le
rendre.

Pour cela , je persiste à vous nommer mon
Gendre.

Ma fille , en cas pareil , me vaudra bien , je croi ;

Et n'est pas un parti moins sortable que Moi.

Tenez, lui pourriez-vous refuser quelque estime ?

D A M I S , à part.

Ah ! Lisette la suit ! malheur à l'Amonyme !

SCÈNE VII.

FRANCALEU, DAMIS, LUCILE, LISETTE.

FRANCALEU.

MIGNONE, venez-ça ! vous voyez devant
vous,
Celui dont j'ai fait choix pour être votre Époux.
Ses talens...

LISETTE.

Ses talens ! c'est où je vous arrête....

FRANCALEU.

Qu'on se taise !

LISETTE.

Apprenez...

FRANCALEU.

Ne me romps pas la tête,

Coquine ! tu crois donc que je sois à sentir
Que, tout le jour ici, tu n'as fait que mentir.

DAMIS, *bas à Francaleu.*

Faites qu'elle nous laisse un moment ; et pour
cause.

FRANCALEU.

Va-t-en.

LISETTE.

Qu'auparavant je vous dise une chose.

FRANCALEU.

Je ne veux rien entendre.

L I S E T T E.

Et moi, je veux parler.

Tenez, voilà l'Auteur que l'on vient de siffler.

D A M I S, à Francaeu.

Maintenant elle peut rester.

FRANCALEU.

L'impertinente !

D A M I S.

A dit vrai.

L I S E T T E, *bas à Lucile.*

Tenez bon; je vais chercher Dorante.

(Elle sort.)

SCÈNE VIII.

FRANCALEU, DAMIS, LUCILE.

FRANCALEU.

ELLE a dit vrai !

D A M I S.

Très-vrai.

FRANCALEU.

La nouvelle en ce cas ,

M'étonne bien un peu , mais ne me change pas.

Non je n'en rabats rien de ma première estime :

158 *La Métromanie,*

Loin de-là ; votre chute est si peu légitime ,
Fait voir tant de Rivaux déchainés contre vous ,
Qu'elle prouve combien vous les surpassez tous.
Et ma Fille n'est pas non plus si mal habile. . . .

LUCILE.

Mon Père. . .

DAMIS.

Permettez, belle et jeune Lucile....

LUCILE.

Permettez - moi , Monsieur , vous - même , de
parler.

Mon Père , il n'est plus tems de rien dissimuler.
D'un Père , je le sais , l'autorité suprême
Indique ce qu'il faut qu'on hâisse ou qu'on aime ;
Mais de ce droit , jamais vous ne fûtes jaloux.
Aujourd'hui même encor , vous vouliez , disiez-
vous ,

Que , par mon propre choix , je me rendisse heu-
reuse ;

Vous vous en étiez fait une loi généreuse :
Et c'est ainsi qu'un Père est toujours adoré ;
Et que moins il est craint , plus il est révéré.
Vous m'avez ordonné sur-tout d'être sincère ,
Et d'oser là-dessus m'expliquer sans mystère.
Mon devoir le veut donc , ainsi que mon repos.

FRANCALEU.

(Bas.)

Au fait ! j'augure mal de cet avant-propos.

LUCILE.

Parmi les jeunes-gens que ce lieu-ci rassemble...

FRANCALEU.

Ah! fort bien!

LUCILE.

Rassurez votre fille qui tremble,
Et qui n'ose qu'à peine embrasser vos genoux.

FRANCALEU.

Vous penchiez pour quelqu'un? J'en suis fâché
pour vous.

Pourquoi tardiez-vous tant à me le venir dire?

LUCILE.

C'est que celui vers qui ce doux penchant m'at-
tire,

Est le seul justement que vous aviez exclus.

FRANCALEU.

Quoi! Quand j'ai mes raisons...

LUCILE.

Vous ne les avez plus.
Son cœur, à mon égard, étoit selon le vôtre.
Vous craigniez qu'il ne fût dans les liens d'une
autre:

Et jamais un soupçon ne fut si mal fondé.

Il m'adore; et, de moi, près de vous, secon-
dé. . . .

Ah! je lis mon arrêt sur votre front sévère!

Eh bien! j'ai mérité toute votre colère;

Je n'ai pas, contre moi, fait d'assez grands ef-
forts;

Mais est-ce donc avoir mérité mille morts ?
 Car enfin, c'est à quoi je serois condamnée,
 S'il falloit, à tout autre, unir ma destinée.
 Non, vous n'userez pas de tout votre pouvoir,
 Mon Père ! Accordons mieux mon cœur et mon
 devoir.

Arrachez-moi du monde à qui j'étois rendue !
 Hélas ! il n'a brillé qu'un instant à ma vue.
 Je fermerai les yeux sur ce qu'il a d'attraits.
 Puisse le ciel m'y rendre insensible à jamais !

FRANCALEU.

La sottise en nous que l'amour paternelle !
 Ne suis-je pas déjà prêt à pleurer comme elle !

DAMIS.

Eh ! laissez-vous aller à ce doux mouvement,
 Monsieur ! ayez pitié d'elle et de son amant.
 Je ne vous rejoignois, après ma lettre lue,
 Que pour servir Dorante à qui Lucile est due.
 Laissez-là ma fortune ; et ne songez qu'à lui.

FRANCALEU.

Votre ennemi mortel ! qui vouloit aujourd'hui...

DAMIS.

Souffrez que ma vengeance à cela se termine.

FRANCALEU.

Mais c'est le fils d'un homme ardent à ma ruine..

DAMIS, lui remettant une lettre ouverte.
 Non. Voilà qui met fin à vos inimitiés.

SCÈNE IX et dernière.

DORANTE, FRANCALEU, DAMIS,
LUCILE, LISETTE.

DORANTE, *se jetant aux genoux de Francaleu.*

ÉCOUTEZ-MOI, Monsieur ; ou je meurs à vos
pieds ,

Après avoir percé le cœur de ce perfide !

Il est tems que je rompe un silence timide.

J'adore votre Fille. Arbitre de mon sort ,

Vous tenez en vos mains et ma vie et ma mort.

Prononcez ; et souffrez cependant que j'espère.

Un malheureux procès vous brouille avec mon
Père.

Mais vous fûtes Amis ; il m'aime tendrement ,

Le procès finiroit par son désistement.

Je cours donc me jeter à ses pieds comme aux
vôtres ,

Faire , à vos intérêts immoler tous les nôtres ,

Vous réunir tous deux , tous deux vous émon-
voir ,

Ou me laisser aller à tout mon désespoir !

(*A Damis.*)

D'une ou d'autre façon , tu n'auras pas la gloire ,

Traître , de couronner la méchanceté noire

162 *La Métromanie,*

Qui croit avoir ici déposé tout pour toi ;
Et qui t'a fait écrire à Paris contre moi.

D A M I S.

Enfin , l'on s'entendra malgré votre colère.
J'ai véritablement écrit à votre père ,
Dorante ; mais je crois avoir fait ce qu'il faut.
Monsieur tient la réponse , et peut lire tout haut.

F R A N C A L E U lit.

*Aux traits dont vous peignez la charmante Lu-
cile ,*

*Je ne suis pas surpris de l'amour de mon Fils.
Par son médiateur il est des mieux servis ;
Et vous plaidez sa cause en Orateur habile.
La rigueur , il est vrai , seroit très-inutile ;
Et je défère à vos avis.*

Reste à lui faire avoir cette beauté qu'il aime.

*Il n'aura que trop mon aveu ;
Celui de Monsieur Francaleu ,
Puisse-t-il s'obtenir de même !*

*Parlez , pressez , priez ! Je désire à l'excès
Que sa Fille , aujourd'hui , termine nos procès ;
Et que le don d'un Fils , qu'un tel ami protège ,
Entre votre Hôte et moi , renouvelle à jamais
La vieille amitié de Collège.*

MÉTROPHILE.

Maîtresse , Amis , Parens , puisque tout est pour
vous ;

Aimez donc bien Lucile , et soyez son Époux.

D O R A N T E.

(*À Lucile.*)

Ah! Monsieur! ô mon Père! Enfin je vous possède.

D A M I S.

Sans en moins estimer l'ami qui vous la cède?

D O R A N T E.

Cher Damis! vous devez en effet m'en vouloir,
Et vous voyez un homme...

D A M I S.

Heureux.

D O R A N T E.

Au désespoir!

Je suis un monstre!

D A M I S.

Non; mais, en termes honnêtes,
Amoureux et François; voilà ce que vous êtes.

D O R A N T E, *aux autres.*

Un furieux! qui, plein d'un ridicule effroi,
Tandis qu'il agissoit si noblement pour moi,
Impitoyablement ai fait siffler sa Pièce.

D A M I S.

Quoi? . . . Mais je m'en prends moins à vous
qu'à la traîtresse,

Qui vous a confié que j'en étois l'Auteur?
Je suis bien consolé: j'ai fait votre bonheur.

D O R A N T E.

J'ai demain, pour ma part, cent places retenues;

164 *La Métromanie,*

Et veux, après demain, vous faire aller aux nues.

D A M I S.

Non! j'appelle, en Auteur soumis, mais peu
craintif,

Du Parterre en tumulte, au Parterre attentif.

Qu'un si frivole soin ne trouble pas la fête.

Ne songez qu'aux plaisirs que l'Hymen vous ap-
prête.

Vous à qui cependant je consacre mes jours,
MUSES, tenez-moi lieu de fortune et d'amours!

Fin du cinquième et dernier Acte.

POÉSIES

POE

J

SUR M

DANS L

Philinte

L'esprit

Et je te

D'ou vie

Tu f

N'est-ce

Et n'est-ce

Achille eût

Si eût cr

mè

Et conno

mè

Le va

L'ingénie

Tom

 POËSIES DIVERSES.

 A MONSIEUR
 J E H A N N I N ,

*SUR une Ode de sa façon, à la
louange de la Paresse.*

DANS la paresse en vain tu nous peins mille
appas :

Philinthe, en sa faveur on ne peut mieux écrire :
L'esprit en est touché, mais le cœur ne l'est pas ;
Et je te désapprouve autant que je t'admire.
D'où vient qu'à mépriser l'ennemi du repos,

Tu forces ta Muse élégante ?

N'est-ce pas le travail qui forme les Héros ?

Et n'est-ce pas lui qui les chante ?

Achille eût-il acquis un nom qui dure encor,
S'il eût craint les travaux dont l'éloignoit sa
mère ?

Et connoîtrions-nous, sans les travaux d'Ho-
mère,

Le vainqueur du vaillant Hector ?

L'ingénieux travail sut fournir à Dédale ;

Tome II,

P.

166 *Poësies diverses.*

Lesmoyens d'éviter la mort.

De qui des deux enfin envierons-nous le sort,
D'Hercule ou de Sardanapale?

Ce tyran, sans pitié, ce monstre impérieux,
Qui sème de soucis et la terre et les Cieux;
Ce Dieu qui, sous le joug a fait plier Alcide,
Ce Dieu persécuteur qui ne laissa jamais,
Dieux, Héros, ni Mortels en paix.

L'Amour, près du travail, n'est qu'un enfant
timide :

Le travail est la seule Ègide,
Qu'on puisse opposer à ses traits.
Sur l'oisiveté désormais

A ce noble travail donne donc la victoire:

Ne te déclare plus pour elle, et contre lui :

Il mène à la sagesse, au bonheur, à la gloire;

Elle ne mène qu'à l'ennui.

Toi-même, qui de la mollesse,

Voudrais ne voir jamais le règne interrompu,

Sans le travail aurois-tu pu

Neus si bien vanter la paresse ?

A L'AIMABLE V***,

A mon départ de Dijon, en 1719.

BELLE et jeune Amarille, avant l'heure fatale
Qui me va pour jamais arracher des ces lieux,
Souffrez qu'un instant de morale
Se mêle à mes derniers adieux.

Pour enchaîner les cœurs, vous n'avez qu'à
paroître ;

Et vous en avez un, facile à s'enflammer :

Vous êtes telle qu'il faut être ,

Pour être aimée ; et pour aimer.

Je ne bornerai point le pouvoir de vos charmes :

Bientôt le tems rapide en saura disposer ;

Mais épargnez-vous les alarmes ,

Que vous seule devez causer.

N'aimez jamais. Fuyez l'amour impitoyable.

Malheur au foible cœur qui s'y laisse emporter !

Son joug est un fardeau qui nous semble agréable,

Tant qu'un autre avec nous se plaît à le porter ;

Mais cet autre bientôt vient à se rebuter :

Tout le fardeau nous reste alors et nous accable.

Sous un air simple et douxereux ,

C'est un enfant malin , dont le ris puérole,

168 *Poësies diverses.*

Ne promet rien d'abord que de doux et d'heureux.

Mais ce ris est plus dangereux
 Que les larmes du Crocodile.
 C'est un monstre plein de venin,
 Dont la seule approche empoisonne :
 Et qui sous un masque benin,
 Cache une face de Gorgone ;
 Un barbare, un tyran, un traître, un séducteur,
 De l'aveugle jeunesse ardent persécuteur,
 Pour vous, d'autant plus redoutable,
 Que rencontrant dans vos appas,
 De quoi se rendre inévitable,
 Il est sans cesse sur vos pas.
 Qu'est-ce au fond qu'une tendre flamme ?
 Tout en est vain, tout en est faux ;
 Si vous en exceptez les maux,
 Rien de vrai, de réel, ne s'y présente à l'ame.
 Entretiens dérobés, ouvertures de cœurs,
 Contre des parens en furie,
 Soupirs, complots secrets, doux baisers, tendres
 pleurs,
 Jalousie obligeante, et sur le champ guérie :
 Tout cela, source de malheurs !
 C'est pour ces douceurs délicates,
 Que le perfide amour nous mène à mille ennuis :
 Qu'il me parut charmant quand vous me l'inspirâtes !

Qu'il me l'a paru peu depuis !
Je ne fus pas long-tems paisible !
Tout me devint contraire, après que tout m'eut ri :
Revers, en amour, infailible !
Pensez-vous en être à l'abri ?
N'est-il pas des ingrats, comme il est des ingrates ?
Votre cœur seul est-il léger ?
Peut-être le rival pour qui vous me l'ôtâtes ,
Est sur le point de me venger.
Et qu'avez-vous qui vous réponde
Que vous ne soyez pas, comme une autre, en
danger ?
Est-ce sur vos attraits que votre espoir se fonde ?
Inutile et foible raison !
Les bords de Naxe ont vu les plus beaux yeux
du monde ,
D'un fugitif ingrat pleurer la trahison.
Le caprice est la loi qui seule est obéie.
Tel adore aujourd'hui, qui demain peut haïr.
Vous n'aviez qu'un moyen de n'être point trahie ;
C'étoit de ne me point trahir.
Vous l'avez fait : ma perte en rendra témoignage.
C'est à moi d'en gémir, à vous d'en profiter :
Heureux dans mes malheurs, si du moins leur
image
Sert à vous les faire éviter !

LE BON PARTAGE.

UN jour le Dieu de qui la loi
Sur la terre et les cieux domine,
Nous amena, Morphée et moi,
Au près du chevet de Rosine :
Partageons, nous dit-il, la Belle entre nous trois ;
Que chacun de nous dans son choix
Trouve s'il peut son avantage ;
Pour moi depuis long-temps mes vœux sont dé-
cidés ;
Je prends son cœur pour mon partage.
Adieu vous dis : à vous le dez.
Alors examinant cette beauté céleste,
Je dis au Dieu Morphée : ami, prends ses beaux
yeux.
Il le fit, et content d'un lot si précieux,
Il me laissa prendre le reste.

LE BERGER MAL-ADROIT.

SUR un tendre gazon, Célimène étendue,
Laissoit à ses pieds son Amant,
Et l'écoutoit nonchalamment,

Poësies diverses. 171

Sans lui répondre un mot, sans en paroître
émue.

Tournez du moins vers moi la vue,
Lui disoit-il languissamment;
Bergère, après avoir aimé si constamment,
Toute ma peine est donc perdue!
Où vîtes-vous plus de respect!
Où voyez-vous plus de tendresse!

Les aurai-je toujours, quand j'éprouve à regret,
Que l'un m'est inutile, et que l'autre vous blesse!

Comment de vous se fait-on donc aimer?
Que dois-je!... D'en plus dire il ne prit pas la
peine,

Voyant les yeux de Célimène
S'appesantir et se fermer.
Elle s'endort! ah la cruelle!
Dit tout bas l'innocent Berger.

Laissons-la donc en paix, et nous éloignons
d'elle!

Adieu! repose, ingrate! et je vais m'affliger
De ne pouvoir être infidèle.

Dans la mélancolie aimant à se plonger,
A ces mots il passa dans un lieu solitaire.

Pouvoit-il pis ni mieux faire,
S'il eût voulu se venger?

A MA BONNE AMIE,

*Ex lui envoyant une caisse de moyeux
de Dijon.*

VOICI des fruits qu'un Amant vous envoie.
(Ce joli nom doit les faire accepter :)
Recevez-les avec autant de joie,
Que j'en ressens à vous les présenter.

Ils ne sont plus tels que Pomone
Se plut à les former autrefois de ses mains,
Dans le terroir heureux (1), où l'Amant d'Éri-
gone (2)

Se fait adorer des humains.

Ils ne sont plus tels que, dans la contrée
Qu'arrosent les eaux du Lignon,
A son incomparable Astrée,
Les offroit le beau Céladon.

Sur ces bords innocens, et si dignes d'envie,
Tout étoit naturel, et les fruits et les fleurs,
Et les visages et les cœurs :

Aujourd'hui tout se falsifie :
Plus de simplicité : le vain raffinement

(1) La Bourgogne.

(2) Bacchus.

Par-tout règne avec l'imposture
Le travail humain défigure
Tout ce que, dans le sien, Pomone a d'agrément.
Les ouvrages de Flore, et de son jeune Amant,
Sont le jouet de la peinture ;
Et l'art s'arroe impunément
Le triomphe de la Nature.
Ceci n'est presque plus un fruit.
Son vrai goût, sa couleur, hélas! tout est détruit!
Ce que vous en voyez n'est dû qu'à l'artifice ;
Son mérite n'est plus qu'un mérite factice ;
L'art n'a plus rien laissé de naturel en lui :
A combien de Beautés et d'Amours aujourd'hui
Ne rend-il pas ce malheureux office ?

MADRIGAL,

En renvoyant mon portrait.

Portrait du plus fidèle Amant,
Que l'Amour ait jamais connu dans son empire,
Votre exil est fini : mon Iris vous désire ;
Revoyez-la diligemment,
Et, s'il se peut, dites-lui mon martyr :

Sous ses beaux yeux, sans cesse entre ses belles
 mains,
 Découvrez-lui mon cœur, dépeignez-lui ma
 flamme.

Dè ces regards doux et divins,
 Vous pourrez recevoir une amie:
 Entretenez-la de mes feux.

Animez-vous, en les faisant paroître:

Je me les garantis heureux,

Dès que l'on pourra les connoître.

Allez donc, mon Portrait, préparez mon bon

Puisse l'aimable Iris vous revoir avec joie!

De ses mépris passés, oublions la rigueur:

Gravez-vous seulement bien avant dans son
 cœur,

Et je ne craindrai plus alors qu'on vous renvoie.

A LA PRINCESSE
 HÉRÉDITAIRE DE SUEDE,

*En lui envoyant un Éteignoir
 à ressort.*

SAGE et brusque Éteignoir, sachez au gré
 des gens,

Vous bien tenir, tomber à tems;

Et comme un capuchon, guidé sur la bougie,

Quand la Princesse lit, demeurez en arrêt,
Tant que le livre lui plaît;
Et partez dès qu'il ennuie.
L'avis seroit-il obscur?
Pour jouer à coup plus sûr,
En deux mots, je le renferme:
Des momens dans son lit à l'Amour dérobés,
Respectez la durée, et marquez bien le terme:
Quand elle est seule, tenez ferme;
Quand le Prince arrive, tombez.

A M A D A M E

DE BOULLONGNE la jeune,

Qui s'amusoit à peindre.

A LA Peinture, Églé, fatiguez vos beaux
yeux,
Égalez ROSE-ALBA, peignez même encor mieux!
Faites respirer la Nature,
Sous vos crayons délicieux;
Peignez les bois, les prés et la verdure,
Et par votre Art ingénieux,
Faites briller au gré des Curieux,
De vos pinceaux charmans la savante imposture.
Sans peine, et plus exactement.

J'en ferai juges nos Appelles ;
 Je sais un Peintre habile, et qui, dans un
 moment,
 Peindra mille choses plus belles.
 Jeune Églé voulez-vous savoir
 Quel est ce Peintre inimitable ?
 Voyez ? Ce n'est point une Fable,
 Mettez-vous devant un miroir.

APOSTROPHE AMOUREUSE AU

ASTRE nuisible aux plaisirs des Amans,
 Phœbus, es-tu jaloux de ma bonne fortune ?
 Si dans mes malheureux momens,
 J'ai trouvé quelquefois ta lumière importune ;
 Elle l'est encor plus que les bons que j'attends.
 Le jour qui précéda la première des nuits
 Où l'Amour te livra la fille d'Eurynome,
 Ton cœur alors épris du feu qui me consume,
 Brûla de ses desirs, et sentit mes ennuis.
 Ce jour, de tes coursiers tu redoublas l'ardeur ;
 Ton cours précipité confondit l'Astronome ;
 Et cependant ce jour retardant ton bonheur,
 Te parut aussi long, qu'il parut court à l'homme.
 O félicité sans seconde,
 Quand il ne manque plus à nos enchantemens,
 Que l'ordre d'une nuit profonde,
D'avoir

D'avoir, en ces heureux momens,
La charge de flambeau du monde!
Retire-toi, Soleil, ta lumière indiscrete
Reculant mon bonheur, pourroit bien faire pis.
Peut-être, hélas! Rosine est-elle prête
De renoncer à ce qu'elle a promis!
A ce penser, où mon esprit s'arrête,
Un trouble affreux commence à s'emparer de
moi.

Pour calmer ce terrible effroi,
Je n'attends plus que ta retraite;
Astre importun, retire-toi.

C'est en ces mots, qu'un jour l'impatient Lisis
Se plaignoit tendrement au dieu de la lumière.

Attentif à cette prière,
Le vieux Titan sentit ranimer ses esprits;

Et se hâtant de finir sa carrière,
S'alla précipiter dans le sein de Thétis.

A peine de la nuit le voile fut tombé,
Lisis courut, où l'attendoit son ame:

Il y rencontre sa Thisbé;
Thisbé reconnut son Pyrame.

Ah, si ces deux Amans, dont parlent les histo-
res,

Et dont j'emprunte ici les deux noms sans dessein,
De Lisis et Rosine avoient eue le destin,
Les mûres ne seroient pas noires!

A M A D E M O I S E L L E
L E C O U V R E U R ,

*Q U I j o u o i t l e r ô l e d' A n g é l i q u e ,
d a n s m a C o m é d i e d e l' É C O L E D E S
P È R E S .*

U N émule de Praxitèle ,
Et de son siècle le *Coustou* ,
Fit une Vénus , mais si belle ,
Si belle , qu'il en devint fou.

Vénus , s'écrioit-il sans cesse ,
Ta gloire animoit mon ciseau !
Sers donc maintenant ma tendresse !
Anime cet objet si beau !

Vénus entendit sa prière :
La pierre en effet respira.
De ce moment le Statuaire
N'aima plus , il idolâtra.

Bientôt il fut aimé lui-même ;
Et ce que mille extravagans
Envieroient comme un bien suprême ,
A coup sûr il en eut les gants.

Poësies diverses. 179

BERGERS, gravez bien sur les arbres ,
Ce que je viens de vous narrer ;
L'Amour peut attendrir les marbres :
C'est le sens qu'il en faut tirer.

Et vous DÉESSE de la Scène ,
Que tous les jours nous encensons ;
Vous que Thalie et Melpomène
Préferent à leurs nourrissons.

REINE du prestige agréable ,
Et de la douce illusion ,
Belle LECOUVREUR , à ma Fable ,
Souffrez une autre allusion.

Mon Angélique est ma Statue ,
Et vous venez de l'animer :
Ma Fable est la vérité nue ,
Pour peu que vous veuillez m'aimer.

A M A D A M E

BOULLONGNE la jeune ,
*Qu'on avoit empêchée d'aller au Bal,
et à laquelle on en envoyoit un, en
figures d'émail, pour étrennes.*

EGLÉ, bornez-vous à ce bal.
Ce bal seul doit être le vôtre :
Et pendant tout ce carnaval ,
Croyez-nous , n'en courez point d'autre.
Tout autre n'est qu'un passe-tems,
Bruyant , ridicule et fantasque ;
Et bon seulement pour les gens ,
Dont le visage gagne au masque ;
Mais vous , jeune et charmante Églé,
Vous , des beautés le vrai modèle,
Eussiez-vous un masque moulé,
Sur le beau visage de celle
Qui remporta la pomme d'or :
Ce masque cacheroit encor ,
Quelque chose de plus beau qu'elle.

A UNE DAME,

*QUI demandoit des vers, pour un
envoi de manchettes qu'elle faisoit
à M. le Duc... L. T. M.*

L'AN passé fut l'an de bêtise ;
Aujourd'hui l'esprit fait la loi :
C'est cette loi qui m'autorise ,
A versifier cet envoi.

L'esprit, qui dans mon cœur pétille,
Fait feu des quatre pieds pour vous :
Je veux qu'à chaque mot il brille :
Saint Marivaux, priez pour nous !

Beau-Thyrsis, voilà des manchettes ,
Qu'Églé vous offre poliment :
Pour ombrager vos mains blanchettes....
C'est déjà rimer joliment.

Mais à peine hélas, je m'admire ,
Que je me sens humilié ;
Reste à raisonner : eh ! que dire ,
Sur un sujet si délié !

Paix, je vais consulter l'Oracle,

182 *Poësies diverses.*

Auquel on court de tous côtés.
J'en reviens, écoutez : miracle !
C'est lui qui m'inspire : écoutez.

Lucinde aime Charmant : Lucinde
Au col une lesse lui met ;
Mais , moi qui ne suis pas si dinde ,
Je vous la veux mettre au poignet.

J'enchaîne plus galamment qu'elle ;
Sa lesse n'étoit qu'un ruban ;
Et la mienne de la dentelle :
Beau Duc , adonisez-vous-en.

Sur-tout pour une bagatelle ,
Thyrsis , ne la chiffonnez pas :
Et soyez aussi jaloux d'elle ,
Qu'un jeune Abbé de ses rabats.

Sachez lui faire faire place ;
Ne jettez pas un mot au vent ,
Que vous ne l'ayez , avec grâce ,
Bien retroussée auparavant.

Item , quand vous voudrez écrire.
Item , quand vous prendrez au plat.
Item , lorsque vous voudrez rire ,
Et badiner avec un chat.

Mais souvenez-vous , en revanche ,

Qu'à la ruelle de nos lits ,
C'est une autre paire de manche ;
Oubliez-les près de Philis.

Les braves mignons de couchettes
N'y sont pas si près regardans ;
Et ménagent peu leurs manchettes
Avec qui veut perdre ses gants.

Ne les mettez qu'aux jours de fêtes ,
C'est-à-dire , en langue d'Amant ,
Qu'avec vos habits de conquêtes ,
Et vos boutons de diamant.

Que le poignet elle vous ceigne :
Et qu'elle vous serve toujours
De parure, et jamais d'enseigne !
Le Ciel bénira vos amours.

*POUR Mlle AGNÈS STROMFELDT ,
peinte en distraite.*

QUI peut, à chaque instant, distraire cette
Belle ?
C'est l'Amour, ou j'y suis trompé.
Un esprit si distrait en elle ,
Dénote un cœur bien occupé.

*POUR Mademoiselle TORNFLICHT ,
en crieuse de Marmotte.*

LE petit Dieu qui fait le bonheur de la vie ,
Dans votre cœur mal conseillé ,
Est une Marmotte endormie ;
Mais dans vos yeux , belle Sylvie ,
C'est un marmot bien éveillé.

*POUR Mademoiselle LOUEN , en
Marchande de Modes.*

TOUS ces enfans de l'art , nouveaux-nés par-
mi nous ,
Objets passagers de nos goûts ,
Dans peu seront vieux comme Hérode :
L'unique don de plaire en vous ,
Ne passera jamais de mode.

*POUR Mademoiselle de SPARRE, en
peignant, et regardant un cadran,
marquant l'heure de midi.*

IL est midi sonné: pour moi je le déclare;
Si j'étois le Soleil, je serois plus jaloux
D'éclairer tous les pas d'une Beauté si rare.
Je ne voudrois jamais me coucher, belle Sparre,
Ni me lever qu'avecque vous.

LES QUEUES,

Vision de BINBIN.

**A MONSIEUR
LE COMTE DE LIVRY,**

Le jour de l'an.

PÈRE des Dieux, écoutez-moi!
O grand Jupiter! que par toi,
Mal-à-propos fut condamnée
L'ouverture qu'en bon Censeur,

Momus avoit imaginée ,
 Tout vis-à-vis de notre cœur !

Quand , pour jamais , tu fermas l'huis
 De ce cœur devenu depuis
 La tanière de l'artifice :
 Si tes soins furent obligeans ,
 Si tu rendis un bon office ,
 Ce ne fut qu'aux méchantes gens.

Combien de fois , depuis ce tems ,
 D'ami tendre , et des plus constans ,
 Ai-je traité le fourbe insigne !
 O nature injuste en ce point !
 Faut-il que l'amour ait un signe ,
 Et que l'amitié n'en ait point !

Que même en pleine obscurité ,
 La main sache la vérité !
 Que le tact heureux d'une Belle
 Du mari distingue l'amant !
 Et que l'erreur soit éternelle
 En faveur de l'ami qui ment !

Quoi ! jamais en fait d'amitié ,
 Nous ne verrons clair qu'à moitié !
 Les cœurs seront impénétrables !
 Et l'homme , par aucun moyen ,
 Ne saura donc de son semblable ,
 Ce qu'il sait d'abord de son chien ?

Ah, si tu voulois, d'un coup-d'œil,
Bientôt le vrai, du faux accueil,
Se démèleroit d'une lieue ;
Pose pour cela de tes mains,
Comme au cu des chiens, une Queue
Au cu des perfides humains.

Plante à nos cus, visiblement,
Cet étendard du sentiment,
Sceptre de la vérité même,
Aiguille du cadran des cœurs ;
Mobile pour tout ce qu'on aime,
Immobile par-tout ailleurs.

Long-tems, de ma prière en l'air,
Ayant fatigué Jupiter,
Et Momus appuyant l'affaire :
Las de nos cris, le bon Jupin,
Aux rats du monde imaginaire
Renvoya Momus et Binbin.

Les rats se saisirent de nous.
Qu'on se figure les deux fous
Ravis, par ces rats, en extase,
Et montés à califourchon
Sur la (1) Cavale, dont Pégase
Fit triompher Bellérophon.

(1) La Chimère.

Mon esprit, souvenez-vous-en,
 Ce fut un premier jour de l'an,
 Que nous arriva l'aventure :
 Jour, où l'on voit de toutes parts,
 La politesse et l'imposture
 Redoubler de zèle et d'égards.

Mes yeux, en cette occasion,
 Libres de toute illusion
 Et des brouillards de la matière,
 Depuis le matin jusqu'au soir,
 Virent l'homme, ayant par derrière,
 Ce que je brûlois tant d'y voir.

Une Queue élevée en rond,
 Comme nos Sibériens l'ont,
 De l'ame fidelle interprète ;
 Tenant au cœur par des ressorts
 Dont jamais le jeu ne se prête,
 Au manège d'un faux dehors.

Que cette Queue opéra bien !
 Je reconnus alors combien
 Aimer est chose peu commune :
 De mille en l'air, deçà, delà,
 A peine en vois-je mouvoir une :
 Encor, c'étoit cahin, caha.

Voisins, Parens, Amis, chacun

Maudissant

Maudissant l'usage importun,
Gaîment, tranchoit du bon Apôtre ;
Vous eussiez vu tous ces pervers ,
Accourir de loin l'un à l'autre ,
Queue abattue et bras ouverts.

Si la Queue , à la ville , aux champs ,
Où les hommes sont moins méchans ,
Etoit ainsi paralitique ;
Jugez de sa roideur en Cour ?
Où la fraude et la politique ,
Règnent par-tout , même en Amour.

Ministres, Princes, Rois, Puissans,
Aux pieds de qui, chargé d'encens,
Il n'est personne qui ne coure ;
Vous qu'ici-bas, comme les Dieux,
Un cercle adorateur entoure,
Que n'aviez-vous alors mes yeux !

Trêve de propos séduisans !
Eussiez-vous dit aux Courtisans ;
Pour me donner des certitudes ,
MESSIEURS, tournez-moi les talons !
Ou , pour cacher vos turpitudes,
Sortez plutôt à reculons.

Momus me dit: quand on verra
De tous ces jolis Seigneurs-là

La Queue un moment se débattre ,
 Sois sûr que l'on verra soudain
 Celle du Cheval d'HENRI-QUATRE ,
 Jouer au gré d'un vent badin.

Pourtant , n'en déplaise à Momus
 Qui tranche du *Nostradamus* ,
 J'y vis un ou deux hommes rares ,
 Dont le cœur droit et non suspect ,
 De ces climats doux et barbares
 N'ont pas respiré l'air infect.

Parmi cent Chevaliers courtois ,
 Sur ventre et dos , comme nos Rois ,
 Arborant une zône bleue ,
 Je te vis , comme un des plus francs ,
 COMTE, agilement battre queue ,
 A des Petits , comme a des grands.

Tu la remuas pour LOUIS ;
 Pour un de tes dignes Amis ,
 Qui défend qu'en vers je le nomme :
 Tu m'apperçus même en ce lieu ,
 Et pour moi daignas , en brave homme ,
 De loin la remuer un peu.

En toi brillent , tout bien compté ,
 Honneur , Justice , Humanité.
 D'abord l'honneur , ta loi suprême ,

Te fait aimer ton Souverain ;
La Justice, un ami qui t'aime ;
Et l'humanité, ton Binbin.

Cher Comte, aussi, bon jour, bon an !
Je te jure sur ton ruban ,
Et sur la mémoire de feue
Moustache, que ton œil pleura ,
Que ton Binbin te battra Queue ,
Tant que l'ame au corps lui battra.

SUR LA COMÉDIE DE MÉLANIDE.

P IÈCE du joyeux *La Chaussée*,
Où *Desfontaines* seul a ri,
Pars, et sous l'aile de *Morphée*,
Va te faire lire à *Livri*.
N'opère pas, ô MÉLANIDE,
Sur les chevaux et sur le guide !
Ne les endors pas en chemin.
Rends-toi vite à ce bel asyle,
Où tu peux être plus utile
Que *Dumoutier*, ni *Dumoulin*.
Froide et larmoyante Héroïne,
Ne pense pas que je badine :
Oui, tu peux, de mon Souverain,
Suspendre les maux et la faim :

192 *Poësies diverses.*

Et pendant qu'on dort, ou qu'on dine,
Tenir la place de Binbin,
Et servir de goutte anodine.
Achève le gain du procès:
Je t'en aimerois à l'excès.
Sache guérir de l'insomnie:
Ce seroit le plus grand succès,
Le plus beau succès de ta vie.
D'un succès pareil, je te prie,
Dérobe l'honneur à Cortès.

A MADAME B***,

EN lui envoyant un beau lacet.

JE reviens du Sérail, adorable Daphné,
Et filou téméraire, ou galant fortuné,
Que ce soit adresse ou mérite,
J'en ai rapporté ce Lacet,
Qui fit l'ornement du corset
De la Sultane favorite.
Il se vante d'avoir paré
Le plus beau corsage du monde:
Qu'il vous serve, et je l'avouerai,
Sa première gloire, à mon gré,
Ne vaudra jamais la seconde.

EXPÉRIENCE.

TRAVAILLE sans songer au gain.
Ne sois intéressé ni vain.
Aime, ne hais, ni ne dédaigne :
Sois sobre et gai ; bois de bon vin !
Ta vie, arrivée à sa fin,
Aura valu plus qu'un long règne.

A MADEMOISELLE
DE POIX,

FILLE de quatre-vingt quatre ans.

AMANS des onze mille Vierges,
Vous êtes d'insensés mortels :
Avez-vous donc, pour tant d'Autels,
Assez d'offrandes et de cierges ?
Dix Pucelles en tout, de mes vœux épurés,
Deviennent pour jamais les objets révéérés ;
De Poix est la plus jeune, et sera ma Corinne.
Les neuf autres on les devine,
A des vers si galans qu'elles m'ont inspirés.

P L A C E T
A M. M I R E Y ,
*MARCHAND de vin du Roi, et
ancien Échevin.*

P LAISE à Monsieur MIREY, demain,
Ordonner qu'on porte, où je loge,
Sur les neuf heures du matin,
Cinquante bouteilles de jauge,
Non vuides, mais pleines d'un vin
Qui point aux autres ne déroge,
Et digne de sa noble main.
Le dernier plaisoit au passage;
Il me mettoit sur le Thabor,
Mais il étoit, dont bien j'enrage,
Trop gaillard et trop jeune encor
Pour un bon-homme de mon âge.

Je ne veux donc, pour le présent,
Qu'un vin qui soit doux comme soie,
Loyal (1), généreux, bienfaisant,
Comme celui qui me l'envoie.

(1) Il m'avoit fait, le jour de l'an, la galanterie de m'envoyer un quartaut d'excellent vin blanc du clos de Montmorillon, qui avoit appartenu autrefois au fameux DESPRÉAUX.

TOUT EST BIEN
COMME IL EST.

ROMANCE.

Sur l'air : *Sommes-nous pas trop heureux.*

Au gré du Sexe charmant,
L'Amour cherchoit un remède
Contre l'ennui qui possède
L'Amante, loin de l'Amant.
Dans ce dessein, l'on assure
Qu'un jour il prit le chemin
De la forge, où la Nature
Fabrique le Genre-humain.

La Carte de Cupidon,
Mer cette forge divine
Sous une aimable colline,
Où croît le plus fin coton;
Deux jolis piliers d'ivoire,
De l'ébène et du corail,
Du sacré laboratoire
Ornent le petit portail.

Les Jeux et les Ris badins,

Par qui la flamme s'allume,
 Volent autour de l'enclume,
 Que bat le Dieu des Jardins,
 Du Cyclope infatigable,
 Le marteau va jour et nuit ;
 Et par un art admirable,
 Frappe sans faire de bruit.

Lorsqu'à grands coups répétés,
 Le fer est battu de reste,
 Un charme doux et céleste,
 Se répand de tous côtés ;
 La Nature prompte et sage,
 Qui, de la part du Destin,
 Préside sur tout l'ouvrage,
 Y met la dernière main.

Le fils de Vénus entra,
 Jusqu'au fond du sanctuaire,
 Où le mortel téméraire,
 De ses jours ne pénétra.
 Les forgerons de Cythère
 Reçurent leur Souverain,
 Comme l'on reçoit sa mère
 Dans les forges de Vulcain.

Bon jour, bel enfant, bon jour :
 Dans ces lieux, dont je dispose,
 Puis-je pour vous quelque chose ?

Dit la Nature à l'Amour.
Le Dieu répond : Je désire ,
Sans différer un instant ,
Aux belles de mon empire ,
Rendre un service important.

Que l'homme puisse à son gré ,
Se désaisir en main sûre ,
Du présent que la nature
A mon culte a consacré.
Faites si bien votre compte ,
Que , tournant sur une vis ,
Ce beau présent se démonte ,
Et se mette à rémotis.

Nature ayant la leçon ,
Cupidon prit congé d'elle ;
Et sur le nouveau modèle ,
L'homme est formé de façon ,
Que le plus solide immeuble
Des Amans et des Époux ,
Désormais devient un meuble ,
Le plus mobile de tous.

Mais , tel étoit l'art divin ,
Que si l'affaire allongée ,
N'étoit à son apogée ,
On tournoit la vis en vain.
L'envoi ne pouvoit se faire ,

Que l'Amour de son cachet,
Et du grand sceau de Cythère,
N'eût bien scellé le paquet.

L'homme étant ainsi formé,
Le beau sexe, en patience,
Du nôtre enduroit l'absence,
Et n'en fut plus alarmé.
De ce qui rend infidèle,
L'absent ne fut plus porteur :
Et toujours avec la Belle,
Marchoit le consolateur.

Chacune de se munir ;
Basque de courir sans cesse ;
Beaux paquets à leur adresse,
D'aller et de revenir.
Il n'est grêle ou vent qui puisse
Retarder un tel envoi :
La Tourière, ni le Suisse,
N'eurent jamais tant d'emploï.

L'Époux sortant de chez soi,
Laissoit à sa chère Épouse,
Nouvelle encore et jalouse,
Cet ôtage de sa foi.
Le passe-tems des fillettes,
Grâce au consolant hochet,

Quand elles étoient seulettes ,
Ne souffroit aucun déchet.

Vous noterez qu'à ce jeu ,
Outre que celui qu'on tronque ,
Ne trouve profit quelconque ;
Il risque encor son enjeu.
Un dépôt de cette espèce ,
Ne se laissoit pas sans peur ;
Mais est-il rien qu'on ne laisse ,
Où l'on a laissé son cœur ?

Aussi plus d'un accident ,
Et plus d'un tour de friponne ,
Fit, d'une action si bonne ,
Repentir l'homme imprudent.
Chaque jour la négligence ,
Ou l'appétit déréglé ,
Coûtoit cher à l'indulgence
De quelque Amant démeublé.

Le beau rameau d'olivier ,
Qui fait la paix du ménage ,
Est par un mari volage ,
Prêté pour un jour entier.
Le soir, Hymen le réclame :
La nuit, s'il ne revient pas ,
Du Mari près de sa Femme ,
Figurez-vous l'embaras.

Par mégarde , une autrefois ,
 Une Agnès , au lieu du vôtre ,
 Vous en renvoyoit un autre ,
 Où vous perdiez deux sur trois.
 Et bienheureux ceux qui surent
 En ravoir encore un tiers !
 Mille honnêtes gens en furent
 Pour les gages tout entiers.

A l'affut de ce butin ,
 Une Mère de famille ,
 Dans le coffre de sa Fille ,
 Furetoit soir et matin.
 La Prude mal assistée ,
 Dans ses besoins importuns ,
 De la Belle accréditée ,
 Escamotoit les emprunts.

Le vieux jaloux désolé ,
 Ne fermant plus la prunelle ,
 Quelquefois , dans la ruelle ,
 Trouvoit le drôle isolé :
 Alors , ne vous en déplaîse ,
 L'impitoyable vieillard ,
 Sans scandale , et tout à l'aise ,
 Vous faisoit un Abeillard.

A son galant éperdu ,
 La Dame , avec un sourire ,

En étoit quitte pour dire :
Mon ami, je l'ai perdu.
Aussi-tôt, affiche énorme,
Par son nom, tout s'y nommoit :
Même on y gravoit la forme
Du bijou qu'on réclamoit.

Que dirons-nous du chagrin,
Et de la rumeur affreuse,
Que d'une grande Emprunteuse,
Causa le trépas soudain ?
Les Commissaires posèrent
Le scellé sur ses effets,
Et sous le scellé restèrent
Trente ou quarante paquets.

Messieurs les intéressés,
Privés de tout exercice,
Des longueurs de la Justice
Furent fort embarrassés :
Surtout ceux que la décence,
Et l'honneur de leur état,
Reduisoit à l'impuissance
D'oser faire aucun éclat.

Le Cavalier effronté,
Se plaint, tout haut, qu'on le vexe :
En fait juge le beau Sexe,
Qui crie à l'iniquité.

La procédure s'achève :
 Nouvelle opposition :
 Enfin le scellé se lève :
 L'on fait exhibition.

Personne , à la vérité ,
 N'y sauroit trouver à mordre.
 La défunte avoit de l'ordre :
 Tout est bien étiqueté.
 Gens de Cour , et gens d'affaires ;
 Gens de robe et gens de rien ,
 Abbés , et Révérends Pères ,
 Chacun retrouva le sien.

Aussi , n'est-ce rien au prix
 De ce qu'une Messaline
 Entreprit , à la ruine
 De l'empire de Cypris.
 Chez elle étoient en fourrière ,
 Effets rares et communs ;
 Elle étoit la trésorière
 De la caisse des emprunts.

Un beau matin , haut-le-pié !
 A son comptoir elle manque :
 Madame emporte la banque ,
 Et fait rasle sans pitié.
 Amour et galanterie ,
 N'eurent bientôt qu'à déchoir :

C'étoit une loterie ,
Vingt billets blancs , pour un noir.

Cupidon sentit l'abus.
Pour en prévenir la suite ,
Le Dieu revola bien vite ,
Vers la forge de Vénus :
S'en remit à la Nature ,
De leur commun intérêt.
D'où nous devons tous conclure ,
Que tout est bien comme il est.

CHANSONS.

Air : De la Marche des Janissaires.

ASTRUC, avec *Chirac*,
 Vient de vuidier son sac,
 De raisons *ab hoc et ab hac*,
 Pour me prouver engrec,
 Qu'en moi la Nature est à sec ;
 Je leur ferme le bec :
 Je fais dans un picnic,
 Passer par l'alambic,
 Six pintes ric-à-ric,
Et toujours dans l'amoureux choc
La victoire m'est hoc.
 Bon Buveur et bon Cocq,
 Est-ce être si caduc ;
Chirac est donc, ainsi qu'*Astruc* ;
 Un oiseau de Saint Luc.

Air : *De la Frelane.*

VIVE notre vénérable Abbé
Qui siège à table mieux qu'au jubé !

Le service étoit ma foi bien tombé :

Sans lui , le réfectoire étoit flambé.

Son Devancier parloit Latin :

Celui-ci se connoît en vin ;

C'est un bon vivant ,

Nargue du Savant !

Qu'est-ce que la drogue qu'il nous vend ?

Du vent ,

Souvent.

Tout est mieux dans l'ordre qu'auparavant.

L'Abbé , le Moine , le Frère servant ,

N'observent le silence qu'en buvant ,

Jamais de Carême , ni d'Avent :

L'Abbé les a mis hors du Couvent.

Dans ce bel institut de son estoc ,

Chacun de nous vit ferme comme un roc ,

Pas un de son froc

Ne feroit le troc

Pour tout l'or du monde en bloc.

Tic toc , chic choc , cric croc !

Chantons , Frère Roc ,

En vidant ce broc.

Vive notre vénérable Abbé,
 Qui siège à table mieux qu'au jubé !
 Le service étoit ma foi bien tombé :
 Sans lui le réfectoire étoit flambé.

Air : *De l'ouverture de Bellérophon.*

PRENDS ton froc ,
 Ton sac et ton broc ;
 Sus ! Frère Roc ,
 Va faire le pieux escroc.
 Dans le Dortoir ,
 Tout est , ce soir ,
 Au désespoir ;
 Il y faut pouvoir ;
 C'est ton devoir.
 J'ai voulu voir
 Notre réservoir :
 J'ai visité la cave et le saloir.
 Tout le salé ,
 S'en est allé ,
 Est avalé ;
 Le vin de Coudrieu ,
 Nous dit adieu ,
 Père Matthieu
 Blasphème , au lieu
 De prier Dieu.

Si ton retour n'est prompt,
Tous nos Moines se damneront.
Prends ton minois,
Humble et courtois,
Ta douceuse voix,
Et le cordon de Saint-François.
Le Sexe plein de charité
Pour la Communauté,
Fournira de quoi mettre au pot.
Tends à propos ton esquipot ;
L'affaire est de ton tripot ;
Mais sois fidèle au dépôt.
Le Diable
Etrangeroit
Qui rogneroit
Notre Prébende respectable ;
Va, reviens,
Et te souviens,
Qu'un bon Frère Quêteur vaut mieux que cent
Gardiens.

Air à boire.

AMOUR, adieu pour la dernière fois.
Que Bacchus, avec toi, partage la victoire :
La moitié de ma vie a coulé sous tes loix ;
J'en passerai le reste à boire.

Tu voudrois m'arrêter en vain ;
 Nargue d'Iris et de ses charmes !
 Ton funeste flambeau s'est éteint dans mes lar-
 mes ;
 Que celui de mes jours s'éteigne dans le vin.

Sur l'air : *Amant, votre bonheur.*

VÉNU S a moins d'attraits
 Que celle qui m'enchanter ;
 Le printems est moins frais ,
 L'Aurore moins brillante ;
 Que sa chaîne est charmante !
 Mais , comment l'engager ?
 L'Onde est moins inconstante ,
 Et le vent moins léger.

L'Amant le plus parfait ,
 N'a point de privilège ;
 Qu'il soit jeune et bien fait ,
 Que sans cesse il l'assiège ,
 Mérite , ni manège
 N'ont pu la réformer :
 Comment la fixerai-je ,
 Moi qui ne sais qu'aimer ?

N'importe , mon amour
 Va l'attendre au passage ;

Et, si du sien, un jour
J'obtiens le moindre gage,
D'un siècle d'esclavage,
J'aurai reçu le prix ;
Et c'est, sur la volage,
Toujours autant de pris.

Air tendre.

DANS quelle ennuyeuse indolence
Ai-je vécu jusqu'à ce jour !
Ah ! la plus douce indifférence
Vaut-elle le plus triste amour ?
Non, dussé-je essayer les rigueurs de *Silvie* ;
L'ingrate aura su m'enflammer.
Je lui dois le plaisir d'aimer :
Je l'aimerai toute ma vie.

Air : Jupin de grand matin.

CE petit air badin,
Ce transport soudain
Marque un mauvais dessein :
Tout ce train
Melasse à la fin :

De dessus mon sein,
Retirez cette main.
Que fait l'autre à mes pieds ?

Vous essayez

De passer le genou :

Etes-vous fou ?

Voulez-vous bien finir,

Et vous tenir !

Il arrivera , Monsieur ,

Un malheur.

Ah , c'est trop s'oublier !

Je vais crier :

Tout me manque à la fois ;

Et force , et voix...

En entrant avez-vous

Tirez du moins , sur nous ,

Les verroux ?

CHANSON DE SOCIÉTÉ.

Air : De la Calotte.

CÉLÉBRONS notre Hôtesse ,
Chez qui les Plaisirs , les Ris et les Jeux ,
Loin de la sombre Sagesse ,
Semblent être chez eux .
Loin d'elle , la tendresse ,

Qui tient de la tristesse !
D'un ami sans calotte ,
La Follette diroit du mirlirot :
Des grelots et la marotte
Seront seuls de l'écot.
Cher ami , qui vas
A ses repas ,
Si tu fais cas
De ses appas ,
Ne manque pas
D'avoir des rats :
Tu lui plairas.
Célébrons notre Hôtesse ,
Chez qui les plaisirs, les Ris et les Jeux,
Loin de la sombre Sagesse,
Semblent être chez eux.

LE MIROIR (1).

Air : *De Joconde.*

MIROIR officieux, je doi
T'aimer toute ma vie.

(1) J'avois chez moi un Miroir, dont les ornemens antiques étoient estimés ; une Dame, très-jolie, voulut le voir, et je lui donnai ces trois couplets.

Je possède, grâces à toi,
 La charmante Sylvie;
 Et je te regarde, en ce jour,
 Comme un dieu tutélaire,
 Qui fait pour moi plus que l'amour
 N'auroit jamais pu faire.

Miroir, plus peintre que LA TOUR,
 Plus prompt et plus sincère:
 Et vous mes Trumeaux tour-à-tour,
 Répétez ma Bergère:
 Croyez que jamais vous n'aurez
 De plus parfait modèle;
 Et que plus vous l'embellirez,
 Plus vous serez fidèle.

Glace, ne faites votre effet
 Qu'en faveur de ma Belle:
 Obscure pour tout autre objet,
 Ne représentez qu'elle.
 Par le même art, en ma faveur,
 Et contre votre usage,
 Puissiez-vous, ainsi que mon cœur,
 Conserver son image!

Fin du second Volume.

S.

ure,
l'amour
re.

TOUR,
ère:
-i-tour,

rez

e:

et,

ir,

coeur,

int.



Cha

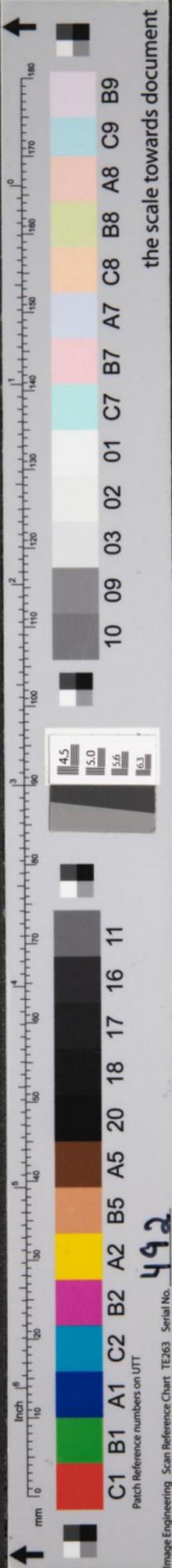
Qui tient de la
 D'un ami sans
 La Follette diroit de
 Des grelots et la
 Seront seuls d
 Cher ami, q
 A ses rep
 Si tu fais c
 De ses ap
 Ne manqu
 D'avoir de
 Tu lui plai
 Célébrons not
 Chez qui les plaisirs, l
 Loin de la sombre
 Semblent être c

LE M I I

Air : D

M IROIR offici
 T'aimer tout

(1) J'avois chez moi
 mens antiques étoient c
 jolie, voulut le voir,
 couplets.



201

MBL 001647

